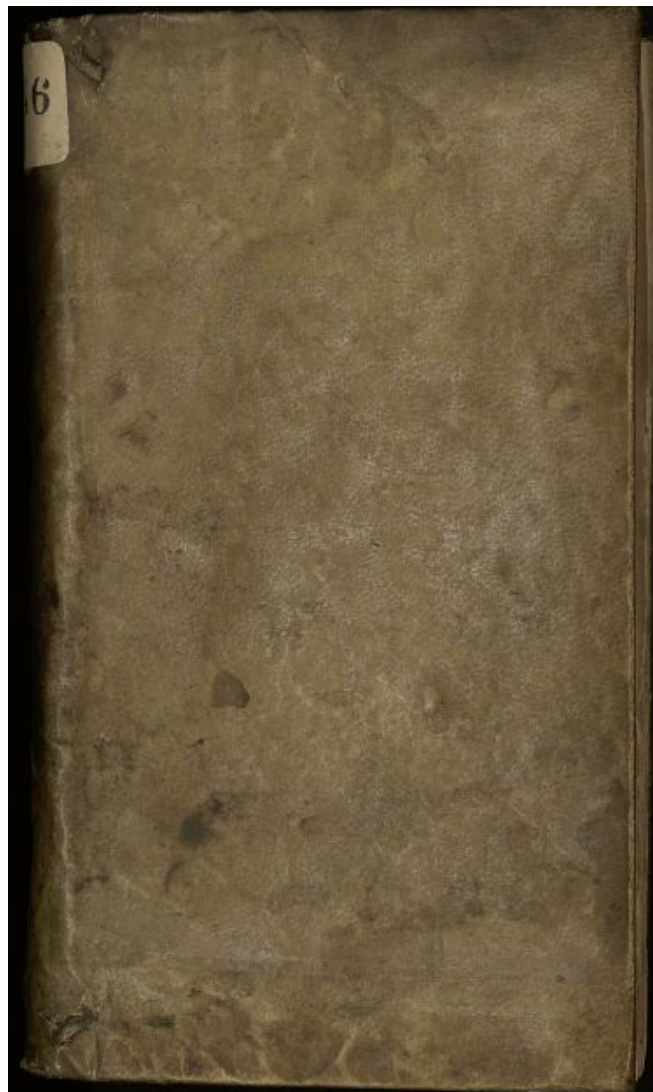
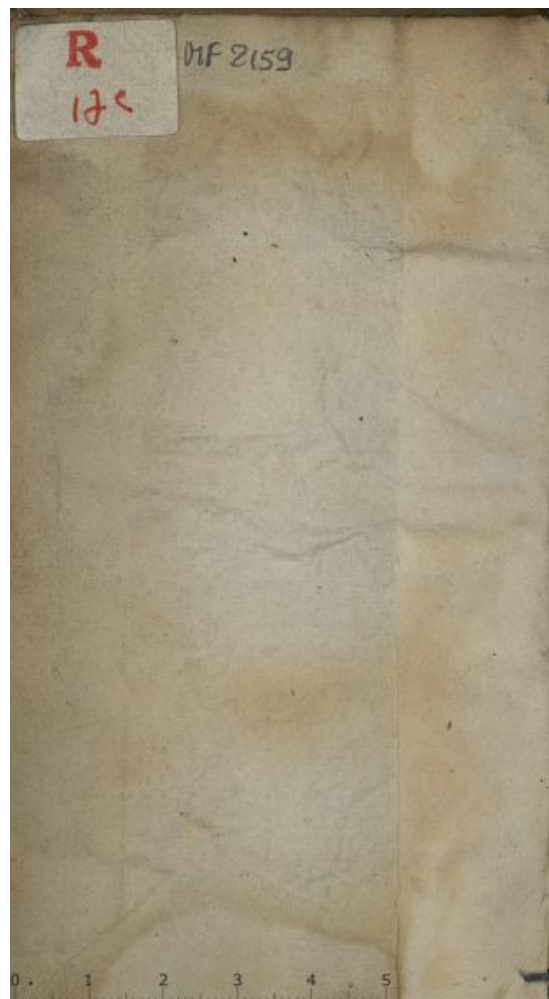


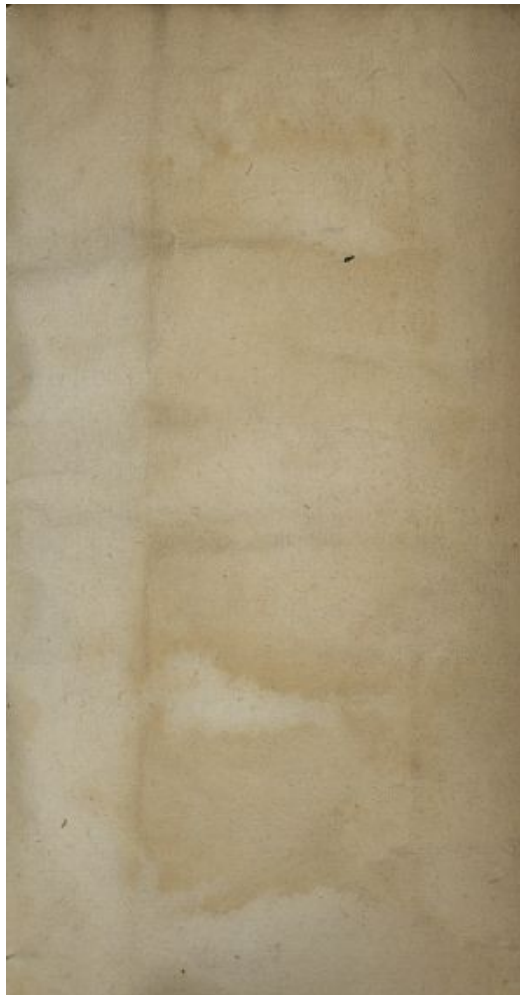
**Serres, Louis de. La veritable
medecine opposée a l'erreur,
contenant un advis salutaire au
public, touchant la cure des maladies,
& les abus, qui s'y commettent**

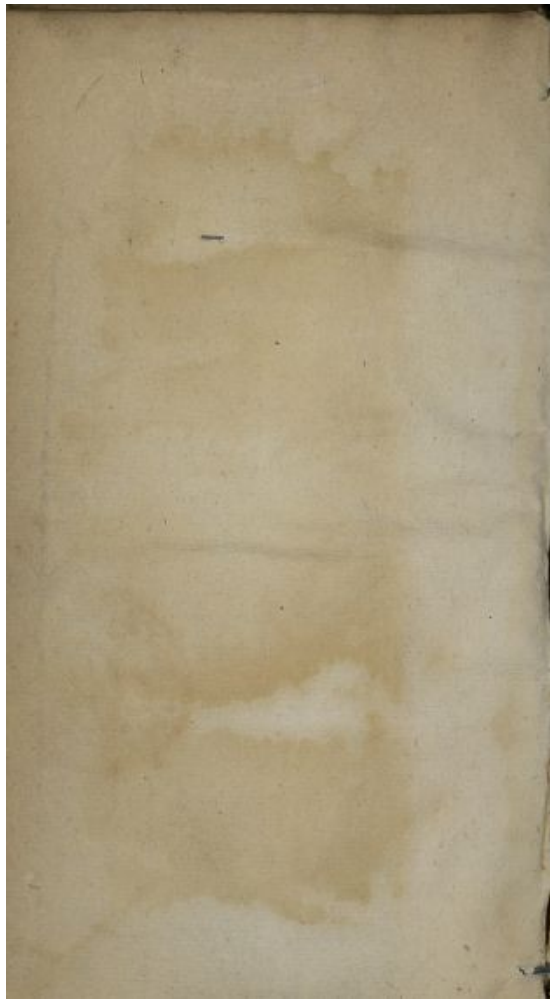
[Lyon], chez l'auteur, 1669.

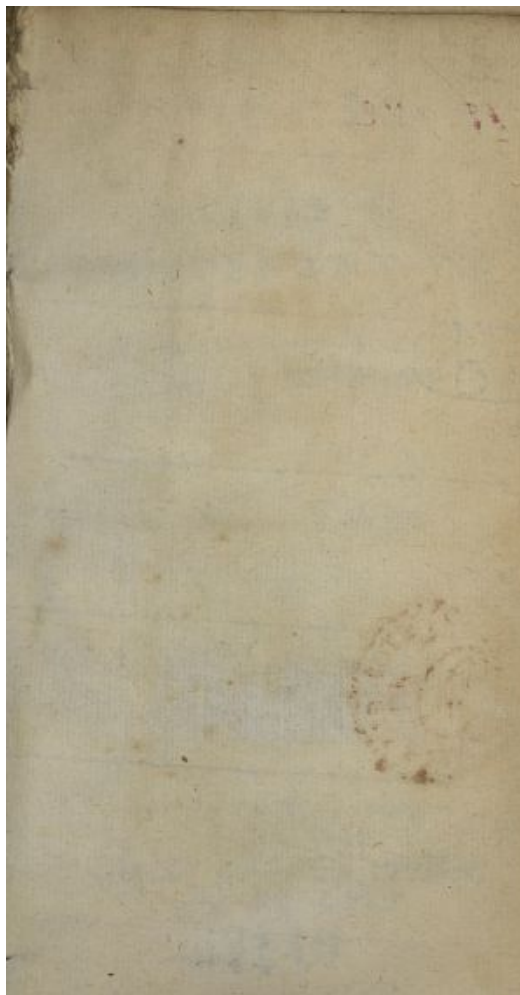
Cote : 39146













LA VERITABLE
MEDECINE
OPPOSE'E
A L'ERREUR,

CONTENANT VN
ADVIS SALVTAIRE AV
Public, touchant la cure des
maladies, & lesabus, qui s'y
commettent.

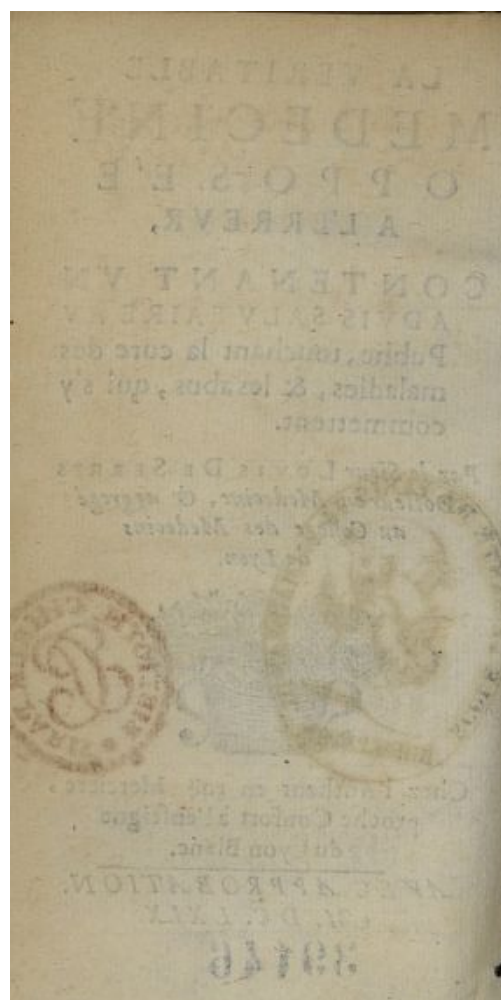
Par le Sieur LOUIS DE SERRES
Docteur en Medecine, & aggregé
au College des Medecins
de Lyon.



Chez l'Auteur en rue Merciere,
proche Confort à l'enseigne
du Lyon Blanc.

AVEC APPROBATION.
M. DC. LXIX.

39146





A MESSIRE
M E S S I R E
FRANCOIS DVGVE'
C H E V A L I E R,
Conseiller ordinaire du Roy
en tous ses Conseils d'Etat
& privé, maistre des Re-
questes honoraire de son
hôtel, Intendant de la Police
Justice, & Finances dans
les Provinces du Lyonnois,
Forests, Beaujollois & Dau-
phiné.

MONSEIGNEVR
La verité,
qui est sur le frontispi-
ã

EPISTRE.

ce de cet ouvrage ,
estant inseparable de la
justice , que vous ad-
ministrez si dignement
dans tous les illustres
employs , qui vous ont
toujours heureusement
reüssi , j'ay crû que ie
ne pouvois pas trouver
une protection plus fa-
vorable , ny plus avan-
tageuse que la vostre.
C'est aussi ce qui m'a
fait prendre la liberté
de vous l'offrir , (bien
qu'il soit beaucoup de-
fectueux,

EPISTRE

fectueux, & qu'il n'ait rien de plus attirant que le titre) dans l'assurance qu'il arrivera à la perfection entre vos mains, puisque vous sçavez donner du prix aux choses, qui n'en ont point, & qu'elles peuvent passer pour bonnes par l'estime que vous en faites. Aussi ayant réservé cet escrit pour les personnes éclairées, & intelligente, ie ne pouvois pas

à 3

E P I S T R E.

mieux choisir que vous,
MONSEIGNEVR , qui
voyez si nettement les
choses , & qui allez
tout droit à la verité, par
ce que vous avez des
sentiments tres purs ,
aussi bien qu'un esprit
du tout clair-voyant ,
outre les lumieres , qui
vous viennent de plus
haut. Il ne sera pas ne-
cessaire, MONSEIGNEVR
que vous apportiez icy
toute l'attention de vô-
tre esprit , le moindre
de

EPISTRE.

de ses rayons vous fera
assez connoître ce que
c'est ; & bien que ie ne
vous presente rien qui
ne soit receuable en sa
doctrine ; ie ne doute
pas neantmoins qu'il ne
soit contrarié de plu-
sieurs. Mais ie me pas-
seray aisément de leurs
témoignages, si ie puis
avoir le bon-heur d'é-
tre appuyé du vostre ,
puisque j'auray trouvé
ce que ie cherche. Ce
ne me seroit pas une
petite

EPISTRE.

petite gloire , d'auoir
 fait un ouurage , qui
 peut plaire à un esprit
 comme le vôtre , qui
 n'a que des jugemens
 legitimes , & qui fait
 au iuste en quel degre
 de bien , ou de mal , les
 choses sont. Cepen-
 dant , MONSEIGNEUR,
 ie vous prie d'être per-
 suadé , que la plus forte
 passion que j'ay d'être
 honoré de vôtre ap-
 pui , ne vient que d'un
 desir sincere , que cet
 aduis

EPISTRE.

advis que ie donne au public, puisse servir à la conseruation de vótre santé, où il a beaucoup d'intérest. Je sçay bien que ma capacité ne vous doit pas porter à me considérer jusqu'à ce point; mon zele pourtant me fait espérer, que vous ne le rejetterez pas, & que du moins vous prote- gerez la cause que ie sôûtiens, qui ne man- quera pas d'estre atta- quée,

EPISTRE.

quée, quoyqu'elle n'a-
uance rien qui ne soit
juste. Je me console
donc de cette pensée ;
que là où vous ou-
vrirez la bouche sur
ce sujet , j'auray une
forte protection con-
tre les mesdisans ; c'est
cette grace particulie-
re que j'espère de re-
cevoir de vous , & qui
m'obligera à recher-
cher avec empresse-
ment toute ma vie
les occasions de vous
témoi

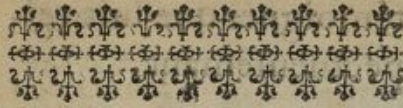
EPISTRE.
témoigner que suis res-
pectueusement,

MONSIEUR,

*Votre tres-humble,
& tres-obeissant
serviteur,*

DE SERRES.

A V



A V

LECTEUR.

BIENQUE ie die
au commencement
de ce petit ouvrage
que mon dessein n'est
que de l'adresser aux gens doctes
& esclairez ; ie veux bien
que l'on sçache, que ie n'ex-
clus pas du nombre des sça-
vans ceux à qui Dieu a donné
en partage un bon sens com-
mun, accompagné des lumie-
res d'un fort raisonnement pour
discerner la verité d'avec l'er-
reur, & comme il s'en trouve
de tels en toute condition & en
tous

AV LECTEUR.

son sexe , j'ay creu qu'il n'estoit pas juste de les priver d'un avantage , dont ils se peuvent prevaloir ; mais qu'il falloit s'accommoder à leur portée , plustost que de les negliger pour ne sçavoir pas du Latin , qui ne sert du tout rien pour l'intelligence de ce qui est contenu dans ce discours ; puis que ce sont des choses toutes familières & neantmoins si nécessaires & importantes que chacun y a interest , autant l'ignorant que le sçavant. C'est pourquoy j'aurois souhaité de m'expliquer encor plus clairement , pour pouvoir faire plus d'impression sur les esprits abusez du siecle où nous sommes , qui me doivent sçavoir bon gré du salutaire aduis
que

AV LECTEUR.

que ie leur donne, à moins qu'ils ne soyent ennemis d'eux-mesmes. C'est ce que je recognoistray par l'accueil que recevra cet escrit, suivant quoy ie me disposeray aussi à grossir le volume, en y adjoustant plusieurs autres remarques essentielles pour l'ornemens de l'ouvrage. Cependant tous tel qu'il est maintenant, il est suffisant pour dessiller les yeux des plus aveuglez tant soit-peu qu'ils se veulent appliquer à ce qui y est dit.

LA



LA VERITABLE
MEDECINE
OPPOSE'E
à l'erreur.



OVTE la terre
étant pleine d'er-
reurs, il ne faut
pas s'étonner si
la Medecine n'en
est pas exempte, & si elle en est
si ternie qu'elle ne ressemble
plus qu'à l'ombre d'elle-même,
ou plutôt à une vaine apparen-
ce de ce qu'elle a été. Ce n'est
pas dès aujourd'huy qu'elle est
reduite à ce déplorable état:

A

2. *La veritable Medecine*

*Hipp
lib. de
lege.* Hippocrate de son temps se
pleignoit déjà hautement, que
cét Art si excellent étoit deve-
nu un des plus abjets tant par
l'ignorance de ceux, qui l'exer-
ceoient, que par la stupidité du
peuple.

Que si l'on a mis autrefois
cette Faculté en parallèle avec
l'arbre de vie, à cause de sa
noblesse, & de l'autorité di-
vine, qui a commandé d'honno-
rer la Medecine pour sa neces-
sité; on peut aujourd'huy avec
quelque raison la comparer
avec cet autre arbre fatal, qui
a coûté la vie à nos premiers
parens, si l'on considere le mau-
vais succez qu'ont ceux qui
l'exercent, à cause de leur pra-
ctique si mal fondée, & de tout
erronnée. Aussi c'est en ce sujet
que nous pouvons appliquer
avec

avec verité les paroles du Sage, ^{Pro} Qu'il y a beaucoup de ^{verb.} voyes qui nous semblent droi- ^{c. 14.} tes, dont neanmoins les issues ne conduisent que dans les abysses, & n'aboutissent qu'au precipice de la mort, comme l'on remarque tous les jours par des tristes experiences.

Cependant, quoyque l'abus soit si grand, l'erreur n'a pas gagné tant de chemin, ny ne s'est pas débordé si generalement qu'il ne laisse place à la verité; & la verité n'est pas si seule, ny si abandonnée qu'elle ne subsiste pour mal receüe qu'elle soit, en attendant qu'elle puisse vaincre lorsque le temps favorable sera venu, qui arrive tôt, ou tard, suivant le sentiment ^{A-} de quelques Anciens, qui di- ^{thav.} sent, Que la verité peut bien ^{po-} lyb.

4 *La véritable Medecine*

estre affligée pour quelque temps; mais qu'elle ne peut pas être cachée pour toujours, qu'enfin elle ne leue la tête, qu'elle ne soit connue, & aduouée de ses aduersaires-mêmes.

Mais parce que cette verité dans l'état, où elle est, ne se trouve pas dans la foule, & qu'elle a esté de tous temps, la possession de peu de personnes, il faut de necessité que dans le plus general assoupissement, il se trouue aussi quelqu'un qui vienne éveiller les autres, appuyé sur la chose la plus forte du monde, qui est cette verité; témoignage qui luy a esté rendu anciennement

Zoro- par un celebre Juif en la pre-
babel sence d'un grand Roy de Per-
lib 3. se, en ces termes : Le vin est
Esd. fort,

fort, le Roy est plus fort, les
 femmes sont plus fortes; mais
 la verité est plus forte que tou-
 te autre chose: aussi n'y-a-t'il
 rien dans la terre, qui ne re-
 clame Verité, le Ciel mêmes
 la benit; toutes les choses en
 sont ébranlées, & la craignent,
 il n'y a rien d'injuste-là où elle
 est: la verité demeure eter-
 nellement en sa vigueur: elle
 vit & domine dans tous les sie-
 cles.

Sa force neantmoins paroît
 principalement en ce qu'elle
 agit sur la plus excellente partie
 de l'homme, qu'elle convainc
 par ses lumieres, avec lesquelles
 elle rait son consentement; &
 c'est d'autant plus que l'enten-
 dement est parfait, comme il
 se void dans les entendements
 des sages, & des sçavants, qui

6 *La veritable Medecine*

se laissent plus aisement vaincre
à la verité, & auxquels aussi cet
avis est adressé, & non au
vulgaire, qui est beaucoup
moins capable de quitter un er-
reur, duquel il a esté une fois
imbu: qui se laisse mener plû-
tost par les sens, que par la rai-
son, & suit toujours ceux qui
vont au devant, comme les
gruës. Aussi ces sortes de per-
sonnes se rendent indignes de
recevoir aucun bon precepte
pour leur santé, comme a tres
bien remarqué Platon, qui blâ-
Plato
lib. de
rep. me fort le Medecin Herodi-
cus, pour s'estre trop attaché à
vn semblable exercice.

Et bien qu'il ne faille nulle-
ment douter de la verité de
ce que disoit autre fois Demo-
crite à Hippocrate, qu'il est
nécessaire, que tous les hom-
mes

mes ayent la connoissance de la Medecine, parce que c'est une chose utile à la vie; il prefere neantmoins entr'autres ceux principalemant, qui sont sçavants, & bien instruits: Car,, j'estime (dit-il) que la connois-,, sance de la sagesse, est la sœur,, & la plus familiere compagnie,, de la Medecine; d'autantque la,, sagesse deliure l'ame des pas-,, sions, & la Medecine chasse, &,, bannit les maladies du corps. ,,

Cependant, ceux qui jetteront les yeux sur ce petit discours, doivent plus faire de reflexion sur ce qui est dit, que sur celui qui parle; l'apparence exterieure de l'auteur ne contribuant du tout rien à la solidité, & à l'importance des matieres, que l'on traite. C'est pourquoy l'on doit profiter des
paro

paroles remarquables, qui se lisent dans la harangue de Thesalus fils d'Hippocrate, aux Atheniens, lors qu'il dit, que quelque fois les grands ont besoin des petits, & que les vigoureux recourent, & conseruent leur santé par l'ayde, & le conseil des foibles.

Je sçay bien qu'il pourra arriuer un inconvenient, auquel la verité est sujete, qui est d'être offusquée, & de causer souvent la haine, la plus infame de toutes les passions: mais c'est un defect qui ne se trouve que dans les esprits ravalés, qui n'en peuvent pas supporter l'éclat, & qui haïssent la lumiere, parce qu'elle decouvre leurs taches. Car comme il ny a que les yeux chassieux, qui ne peuvent pas supporter la clairté du Soleil;

Soleil; aussi il ny a que les esprits foibles, & malades, qui ne scauroient souffrir l'éclat de la vérité. Il ne faut pas pourtant la taire ny la supprimer, lors qu'il s'agit d'une cause si importante que la santé, une des choses la plus chere que nous ayons en ce monde.

Aussi, bienque (comme dit Tacite) le temps heureux d'être libre dans ses sentimens & de les publier, soit assez rare, je ne laisseray pas de proposer les miens sur ce sujet, & de faire voir cette vérité aussi clairement que le Soleil en plain midy.

Il ne sera pas pour cela nécessaire d'étaler avec grand appareil, des pensées étudiées, puisque la vérité se soutient d'elle-même, & que la cause
dont

dont il s'agit est si juste, qu'il n'est pas besoin de beaucoup d'artifice pour la deffendre. Je ne me serviray que des lumieres du sens commun appuyées sur des autoritez irreprochables, sans autre ornement que la naifveté & la sincerité du discours : apres avoir neantmoins protesté que je n'ay point dessein de choquer qui que ce soit, n'y m'écarter du droit chemin, qui nous a été frayé par Hippocrate & Galien, marchant même toujours sur leurs pistes, puisque la verité que je prétends de faire voir dans cet Ouvrage, est entierement fondée sur les principes & les axiome qu'ils nous ont laissés.

Il est vray que je seray obligé d'ébranler ces deux puissantes colonnes qui soutiennent
tout

tout le bastiment, c'est à dire la saignée, & la purgation, qui sont comme les deux pivots, sur lesquels toute la Medecine roule, & où l'on fait consister toute l'industrie de l'art. Mais il se trouvera que cet ébranlement ne servira en cette rencontre que de raffermissement, n'ayant autre dessein que de reprimer l'abus qui se commet dans l'usage de ces remedes, sans pretendre de les supprimer, puisqu'ils ont esté reconnus de tout temps tres salutaires, & sans lesquels on ne scauroit porter du soulagement aux malades en plusieurs rencontres.

Aussi est-ce l'importance de ces deux grands remedes, qui doit obliger le Medecin à les bien ménager, n'y ayant personne

sonne qui ne sçache, que tant plus une chose est excellente, tant plus son abus est nuisible.

Pour commencer par la saignée je ne r'appelleray pas icy les raisons de beaucoup d'habiles gens tant Anciens que Modernes, qui ont écrit sur le même sujet, & qui neantmoins n'ont rien avancé : je n'apporteray que les plus familiares qui feront peut - estre plus d'impression, parce qu'elles se presentent plus souvent. Et qui par consequent sont examinées plus frequemment dans la cure des maladies les plus communes, telles que sont les fievres, qui sont censées par l'autorité d'Auicenne, les plus fascheuses, & les plus frequentes indispositions qui affligent le corps humain, & au traitement desquelles

quelles ont ne doit pas negliger
 la saignée, n'ont plus qu'aux
 fluxions, douleurs, opprèssions,
 engagemens inflammations, &
 autres incommodités, qui pro-
 cedent de plenitude, où l'on
 ne doit point hesiter de faire
 valoir un si prompt & si souve-
 rain secours, en y observant
 les précautions, qu'Hippocra-^{Hip.}
 te donne dans ses Aphorismes,^{poc. 1.}
 lors qu'il dit en general, que^{Aph.}
 dans la pratique de la Medeci-^{17.}
 ne il faut avoir égard à l'âge, au^{Hip.}
 temperament, à la maladie,^{lib. 1.}
 au sexe, au pays, à la saison,
 & à la coutume; par ce que,
 comme il dit ailleurs, un corps
 differe d'un autre corps, un
 âge d'un autre âge, un tem-
 perament d'un autre tempera-
 ment. Aussi l'experience nous
 apprend tous les jours que
 B

Pierre doit être traité autrement que Paul , & à moins que d'y apporter cette distinction, on est en danger de faire des beaux pas de Clerc , ce qui arrive fort souvent à ceux qui n'y cherchent pas tant de façon , & qui pour s'en empêcher, ont bien-tôt guëris leurs malades de tous maux , portés peut-être d'un mouvement de charité dont parle Seneque, quand il dit, que tuer & faire mourir est quelque fois bon, & une espece de misericorde: bien qu'il ne faille pas railler quand il s'agit de la peau de l'homme , & du renversement des familles.

Je ne m'arrêteray pas sur toutes ces circonstances par le menu pour éviter la prolixité: je m'attacheray seulement aux
fièvres

opposée à l'erreur. 15
fièvres continuës, qui sont le
plus souvent malignes, au trai-
tement desquelles on doit user
de la saignée, avec beaucoup
plus de retenue & de circonspe-
ction qu'aux autres, parce que
volontiers la cause de ces ma-
ladies consiste plutôt en une
mauvaise qualité, qu'en quanti-
té d'humeurs. Or cette quali-
té ne se vuide point par les
saignées, au contraire elle se
concentre d'avantage, & sin-
finie de plus en plus dans les
parties nobles, qui en estant
déjà affligées, & même estant
par surcroit affoiblies par quel-
que évacuation, sont obligées
de se reparer; & pour cet effet,
elles rappellent les esprits & les
humeurs à leurs secours, qui
entraînant avec eux cette cause
virulante, qui y est mêlée, ap-

B 2

16 *La veritable Medecine*
portent à même temps , le ren-
grement de la maladie.

Mais pour faire voir que ce
n'est pas la quantité des hu-
meurs qui peche , j'allegueray
des raisons si sensibles, qu'elles
seront une preuve convain-
quante de cette verité ; c'est
qu'on a observé souvent qu'il
arrive en ces sortes de fievres
des grandes hæmorrhagies , ou
flux de sang par le nez , qui
n'est pas tant poussé dehors
par un effort de la nature que
par une irritation extraordi-
naire , semblable à ces soldats
fuyards qui sortent d'une ville
seditieuse sans congé de leurs
Capitaines. Ce qui se confir-
me par le mauvais succez qui
s'ensuit ; puisque nonobstant
ces grandes descharges, les ma-
lades ne laissent pas de mourir.

De

De plus on remarque tous les jours dans les fievres de cette nature, & même en plusieurs autres que quoy qu'il y ait, en apparence, un amas d'humeurs qui les fomentent, s'il arrive neantmoins le moindre abcez, pour petit qu'il soit, ou quelque douleur en la jambe, ou ailleurs, les malades sont d'abord soulagez, comme si la nature avoit esté merveilleusement recreée, ayant secoüé une portion de l'humeur maligne sur quelque partie.

Et bien qu'en semblable occasion l'on void souvent arriver des grands flux de ventre, ou des copieux flux d'urine, il ne s'ensuit pas pourtant aucun soulagement, parce qu'encore que les humeurs qui sortent, soient infectés de cette mau-

vaïse qualité, elles ne fomentent pas tant la maladie, que cette corruption estrangere, qui surmonte par sa malignité la pourriture ordinaire des humeurs; ce qui est une marque evidente, que la principale cause du mal consiste dans un je ne sçay quoy, qu'on a de la peine à exprimer, que par le mot, de *Mysterieux*, qu'Hippocrate a nommé quelque chose de Divin, & qu'il a repeté si souvent dans ses OEuures, voulant par là aduertir le Medecin qu'il prene garde, & qu'il considere bien, si outre la pourriture ordinaire des humeurs il n'y a point quelque corruption, ou malignité extraordinaire, qui exige un traitement tout particulier.

*Hipp.
lib. de
suc.
morb.*

Cela estant supposé il faut
chercher

chercher quelque autre expedient , pour combattre cette malignité. Or on n'en sçauroit point trouver de plus convenable qu'un bon Alexitaire , vulgairement appelé Cordial , ou Cardiaque , qui fortifie la nature , laquelle se débarrasse fort bien d'elle - mesme , lors quelle est surchargée de quelque fardeau qui l'accable , ou violentée de quelque venin qui la presse. En cet estat - là elle fait , comme une personne qui se noye ; elle tend les bras , & demande du secours , qu'on ne peut pas luy accorder plus favorablement qu'en luy donnant des forces , pour secouer le joug , plutôt que d'épuiser le reste de sa vigueur languissante par des saignées hors de saison , qui luy coupent son
bras

bras droit, lequel estant à bas, il faut de toute necessité qu'elle succombe: & ainsi il est tres constant, que si l'on fait des evacuations considerables, telle qu'est la saignée, lors qu'il faut travailler à reparer les forces, & surmonter cette qualité pernicieuse, qui prédomine, on commet une lourde faute, & l'on dresse des embûches mortelles au malade.

Cependant c'est ce qui se pratique aujourd'huy par ceux qui sont dans la plus haute estime; & ce qui est le plus surprenant, c'est que comme il y en a qui perdent leur credit en bien faisant, ceux-cy augmentent le leur, par ce procédé erronné. Il semble en cela qu'ils ne font tort à personne, puisque les sujets sur lesquels ils

ils travaillent, le souffrent, & le veulent bien de la sorte.

Les Anciens n'en usoient pas pourtant si mal, & quand Hippocrate a aduerti qu'on prit garde à ce qu'il appelle quelque chose de Divin, son intention a esté de destourner le Medecin, de l'usage d'un remede qui n'est pas capable de corriger, & de guerir le mal, qu'il propose; & qui bien loin de là ne sert qu'à destruire la nature, le sens commun faisant assez connoître, que la saignée reiterée est un coupe-gorge en cette rencontre. Aussi ce celebre Autheur n'a pas crû que ses successeurs rejettassent avec tant de mespris ses preceptes: ce qui donne lieu de dire que la plus part des Medecins de nôtre temps, ont succédé à Hippo

Hippocrate, de mesme façon que les tenebres succedent à la lumiere. De sorte que si nous auons besoin de quelqu'un qui confirme l'opinion de ce grand homme, il le faut aller chercher dans les siecles precedents, où nous trouverons les doctes Ballonius, & Massarias, qui assurent en propres termes, qu'on n'épuise point la pourriture maligne par la saignée, ny par la purgation, bien qu'on diminue la matiere, & que par ce moyen on empesche en quelque façon le progres de cette pourriture; mais que l'unique, & la veritable methode de guerir, se pratique par les Antidotes, qui par une antipathie occulte, qu'ils ont contre le venin le chassent par les sueurs, & empechent la
pourri

pourriture en dissipans l'humour superflue qui l'entretient.

Je sçay bien qu'ils me diront, qu'en ces fortes de fièvres ils se servent des Cardiaques. Mais je respons à cela en deux façons. La premiere est qu'ils les employent apres avoir espuisé les forces par les saignées, lors qu'il n'est plus temps. La seconde est que la plus grande partie de leurs Cordiaux sont des remedes de trique-nique, & qui n'ont autre vertu que celle que les plus credules s'imaginent. Entr'autres le Bezoart, qu'ils font le plus valoir, est des plus grandes hape-lourdes, qui soit jamais entrée dans l'usage de la Medecine. Car l'Animal duquel se tire cette pierre est d'une nature si feroce, si agile; & si adroit, que

24 *La veritable Medecine*
que les chasseurs ont bien de
la peine de le surprendre : ou-
tre que la vertu de cette pier-
re ayant esté reconnuë par les
habitans du pays , on a fait
commandement exprés aux
chasseurs de les porter toutes
à leur Roy , qui les ache-
pte à grand prix , pour en
faire des presens aux Princes,
& grands Seigneurs , ses voi-
sins , comme l'assure Amatus
Medecin Portugais , qui dit
que l'un des plus riches pre-
sens que Cochin Roy de l'Isle
d'Ormus , (ou selon le rapport
de Garcias ab Horto , cette
chasse se fait , & d'où elle se
transporte secretement) en-
voya de son temps au Roy de
Portugal , fust une de ces pier-
res , qui estoit un peu plus
grosse qu'une noisette dont
les

les grands effets ayans esté remarquez, on a eu la curiosité d'en faire venir d'autres. Et comme on n'a pas pû fournir des legitimes, ce qui est impossible dans le grand nombre qu'on en reçoit, on en a contrefait par l'artifice, qui neantmoins sont fort bien receuës & beaucoup estimées, parce qu'elles viennent de loin. On peut voir par là que ce que Ruellus dit est tres vray, qu'il n'y a point de remede plus douteux que celuy qui se tire d'un pays estrange. Cependant on ne laisse pas de nous donner un remede incertain pour un gain asseuré : ceux qui exercent ce negoce s'autorisans, & se prevalans de fort bonne grace du sentiment de Juvenal qui dit que

C

l'odeur du gain est tres agreable , & suave de quelque endroit qu'elle vienne.

Mais afin qu'on ne croie pas que c'est dans les seules fievres malignes, qu'il faut vser avec moderation de la saignée, je feray voir que dans celles qui n'ont aucune marque de malignité, aussi bien qu'en toutes les autres maladies, qui exigent necessairement ce remede, il n'y faut pas pourtant proceder avec cette prodigalité si desavantageuse à la longueur de la vie, à moins qu'on ne rencontre des temperamens extremement sanguins, & des constitutions de corps fort robustes. Sur tout je ne scaurois taire l'abus prodigieux, qui est introduit aujourd'huy par les plus fameux, qui saignent

gnent sans miséricorde , tant qu'ils voyent le sang corrompu , sans considerer que tout le sang qui paroist blancheastre sur la superficie , n'est pas toujours une marque de corruption , au sentiment de Galien, puis que si le malade est pituiteux , où si c'est une femme qui mène une vie sedentaire , il arrive que le sang croupissant dans les veines se blanchit , & c'est pour deux raisons. La premiere , parce qu'il est pituiteux : & ainsi , si on le compare avec un autre mieux cuit , il paroistra blancheastre. La seconde , parce qu'il croupit dans les veines, & c'est ce qui a obligé Galien à dire , que le sang blanchit dans les veines par le séjour , en quelque partie du

D'ailleurs il y a deux autres raisons , qui doivent d'estourner le Medecin des frequentes saignées , quelque mauvaise couleur , qui paroisse dans le sang. La première est, qu'une fort petite quantité de bile meslée avec le sang, le peut alterer , comme nous voyons qu'un petit poil de safran teind une grande quantité d'eau. Aussi on ne doit pas s'opiniastrer à saigner en ces conjonctures , à moins qu'on ne veuille ; comme avec dessein abatre les forces. La seconde raison est , que quand quelqu'un est malade , toute la masse du sang se confond , & se trouble ; & la fièvre passée, toutes les humeurs s'appaisent ; de sorte que si l'on tire
du

du sang pendant que le sang est agité, on ne le tirera que confus, & si l'on ny apporte pas de la discretion, on precipite le malade dans une foiblesse, de laquelle il ne peut pas releuer, à cause de la grande dissipation des esprits; d'où vient que la nature est d'étournée de son dessein, les forces de la faculté expultrice estant, par là affoiblies, & enervées.

Galien prenoit bien garde à ^{Gal.} ne tomber pas dans des sem-^{lib. 4.} blables fautes, bien qu'il fût as-^{de sa- nit.} sez grand saigneur: ce que ^{tucl.} l'on peut remarquer dans un ^{com-} passage authentique, qu'il alle-^{ment.} gue en deux differents endroits ^{in li.} de ses œuvres, où il dit forme-^{6. epi-} dem. lement, que s'il y a abondance de sang, qui ne soit pas beaucoup corrompu, ny alteré, il

ob

en faut tirer hardiment ; que si
 au contraire il est pourri , il ne
 faut pas saigner , à cause des
 raisons alleguées , ausquelles on
 peut adjoûter, que dans ce sang
 tout gâté , & tout pourri , qu'il
 paroît , il y a quantité d'es-
 prits , qui soutiennent les for-
 ces du malade , & sont entie-
 rement necessaires , sur tout
 dans des saisons, qui excédent en
 chaleur, ou en froid: C'est pour-

Gal.
lib. 1.
ad
Glan. quoy Galien remarque qu'il a
 veu mourir plusieurs malades
 des fievres , pour avoir esté
 beaucoup saignés aux grandes
 chaleurs , & aux grands froids.
 Et c'est sans doute ce qu'Hip-
 pocrate a entendu, lors qu'il dit,
 qu'il n'arriue pas des moindres
 incommodités aux hommes,
 par une évacuation faite mal à
 propos, & hors de saison , que
 de

opposée à l'erreur. 31
de la plénitude-mesme. Outre
qu'il y a plusieurs personnes,
qui dans leur meilleurs en-bon-
poinct ont le sãg toujours mau-
vais , & qui neantmoins vivent
aussi long temps que les autres,
sans beaucoup d'incommodi-
tés ; ce qui doit obliger à croire
qu'il s'en trouue plusieurs , qui
se nourrissent d'un sang gros-
sier , & impur , de mesme que
les cochons s'engraissent de la
bouë. On peut maintenant
juger par là qu'elle fermeté il y
a au fondement , sur lequel sont
appuiés ces alterés du sang hu-
main, & qu'elle conformité il se
trouve entre ces Docteurs Mo-
dernes avec ces illustres , & an-
ciens Coriphées de la Me-
decine.
Mais s'il y a sang qui crie
vengeance , c'est sans doute
celuy

celuy que l'on espuise si mal à propos, & à contre-temps, dans la vigueur des fievres continuës, lors que l'on void augmenter la chaleur, l'inquietude, & l'alteration; sans considerer qu'outre la deffence expresse d'Hippocrate en plusieurs endroits, la nature travaille alors à digerer, cuire, & à preparer les humeurs débauchées dans la masse du sang, & qu'elle pretend après de vuidier elle-mesme par quelque legere sueur, ou autre évacuation cōforme à la nature du malade, & de la maladie: de sorte qu'elle ne peut que fort bien réussir, étant elle-mesme tres sage, & n'ayant besoin ni du conseil, ni de l'ayde du Medecin, qui ne doit estre que spectateur, sans s'estonner du surcroist

*Aph.
29.
sect.
2.
lib. de
diar.
acut.
lib. 3.
de
morb.*

croist des accidens, ni s'émanciper de luy rendre un office si inofficieux : puis qu'il arrive toujours, que quand la nature est sur le point de surmonter la cause du mal, les accidens augmentent en mesme temps, ce qu'on ne doit pas imputer à la violence de la maladie, comme on peut faire au progres, ni à l'empirement de l'estat du mal; mais plustost à la coction des humeurs, qui se fait dans les grands vaisseaux, & qui est conforme à la suppuration, qui a coustume d'augmenter la fièvre, & l'inquietude, suivant l'Aphorisme d'Hippocrate. ^{Aph.}
 Aussi la condition du mala- ^{47.}
 de estant beaucoup meilleure ^{scilicet.}
 pour lors, parce que la nature ayant bien tost le dessus, il est à la veille de sa guerison, pourveu
 que

que l'on n'y porte pas obstacle; il est plus à propos de la laisser agir, que de la troubler dans son action. Que si en croyant de la soulager, on saigne, il arrive qu'estant affoiblie, & sa vigueur émoussée, elle ne la peut plus faire éclater en faveur du malade : au contraire elle est forcée de quitter le combat, de se retirer honteusement, & d'abandonner la victoire à son ennemi, qui ne trouvant plus d'opposition, a loisir de reprendre ses forces peu à peu, pour faire des plus grands ravages qu'auparavant. Mais s'il arrive par hazard que le malade ressent du soulagement, par une saignée de cette sorte, il doit estre estimé trompeur, parce qu'il ne procede pas de la diminution de la cause du mal, mais

mais plustost de ce qu'on a fait mettre à bas les armes à la nature, & qu'on luy a osté l'éguillon & l'éperon, qui la pousse d'entreprendre les crises: ce que ne pouvant pas effectuer, la maladie se prolonge, & ainsi il arrive souvent que les fievres, qui se termineroient fort heureusement dans le 7. 14. ou 21. selon leur nature, sont continués iusques au 40. Encor est-ce le meilleur succez qu'on puisse attendre; car si le malade est foible, & la cause de la maladie violente; la mort les accorde tous deux de meilleur heure.

De sorte que de qu'elle façon qu'on examine cette pratique, elle ne peut estre que prejudiciable, puis que ceux-mesme, qui en échappent; s'en ressentent

ressentēt le reste de leur jours, à cause des lāguezs, des foiblez de veuë, & d'estomach, & d'une infinité d'autres maux, qui conduisent les hōmes au sepulchre avant le temps determiné par le temperament. Mais ce qui est le plus fâcheux, c'est que ces grandes évacuations faites mal à propos debilitent toutes les facultez animales, & sur tout la memoire & le jugement: ce qui est conforme à l'opinion d'Hippocrate qui nous dit, que le sang qui est dans l'homme contribue entierement à la prudence, & au jugement.

*Hipp.
lib. 1.
de
morb.
6. li.
de fla.
tib.*

Il ne sera pas aussi hors de propos d'alleguer une raison assez forte pour d'estourner les hommes de cette manie qu'ils ont de se faire saigner par galanterie. Elle est tirée d'un fort

fort excellent personnage, qui
 lors qu'il veut rendre raison ^{Theo.}
 pourquoy les arbres sauvages, ^{phra.}
 & qui ne sont pas entez, pro- ^{ste.}
 duisent plus de fruits que les do-
 mestiques & les entez ; ap-
 porte entr'autres cette raison,
 qui est que les arbres entez
 portent moins, à cause de l'in-
 cision qui a esté faite en les en-
 tant, & qui diminuë beaucoup
 leurs forces : ce que l'on doit
 croire à plus forte raison, de la
 saignée, faite à l'homme, qui
 est d'ailleurs accompagnée d'u-
 ne grande dissipation d'esprits
 qui concourent à la generation.
 Cela estant, on ne doit pas
 beaucoup s'empreser de met-
 tre en vſage un remede, qui
 détruisant nôtre individu, par
 surcroit de mal empesche la
 propagation de l'espece, qui est

D

une seconde table apres le naufrage ; puis que celuy - là ne meurt pas qui engendre un homme , & qu'un pere revît dans la personne de son fils. L'adjouteray encore que la frequente saignée est un assassin manifeste aux personnes delicatès & minces , qui se traittent fort mal eux-mesmes lors que pour quelque legere incommodité , ou pour quelque soupçon d'auoir de mauvais sang , se font saigner trois , ou quatre fois l'année , & ne font point de difficulté de perdre cinq ou six onces de bon sang , pour en oster une demi de mauvais : c'est tout de même que si quelqu'un pour se deffaire d'un de ses ennemis , faisoit égorger trois ou quatre de ses meilleurs amis. Ces gens - là feroient

roient bien mieux de profiter
 du precepte de Galien , lors ^{Lib.}
 qu'il dit , qu'il n'est pas bon de ^{4. de}
 se faire saigner souvent toutes ^{sanit.}
 les années , parce qu'avec gran- ^{tucl.}
 de quantité de sang l'esprit vi-
 tal se dissipe, lequel étant épuisé,
 toute la masse du corps en
 est refroidie , & les fonctions
 affoiblies , d'où s'ensuivent les
 Cachexies, Hidropysies, Asth-
 mes, & les autres incommoditez
 qui disposent tout doucement,
 ceux qui en sont attaqués , à
 ce dernier & grand trajet de ce
 monde en l'autre, qu'ils doivent
 faire fort gayement , puis qu'ils
 en ont aduancé le temps avec
 dessein de mourir bien-tôt, afin
 d'en estre quitte de bon-heure.
 Neantmoins chacun doit sça-
 voir, ce que le Sage dit , que la ^{Ecel.}
 lumiere du jour est fort douce; ^{c. 11.}

& que c'est une chose agreable de voir le Soleil: au contraire qu'il n'y a rien de plus vilain que d'estre mort; n'y ayant point de plaisir sous terre, où l'on ne voit rien: & ainsi rien ne doit presser personne, puis qu'on est assuré que les jours des tenebres seront en grand nombre.

On ne doit pas attendre que je sois plus favorable à la purgation qu'à la saignée, puis que l'excez de l'un, n'est pas moins pernicieux que celui de l'autre; en effet que peut-on esperer de bon des drogues, qui sont infectées d'une qualité maligne, & que l'on corrige, & doze pour cette raison si exactement, qu'au moins d'y estre fort circonspect, un remede purgatif peut tuer le mesme
our

jour ce qui selon Hippocrate est ^{Hipp.}
 un mal-heur deplorable : mar- ^{lib de}
 que evidente que les purga- ^{med.}
 tions n'agissent que par acrimonie, & irritation, ennemie de nature, & ne different du poison, que du plus ou du moins. Ce qui se prouve encore par la furieuse puanteur, que rendent les excremens expulsez par vne medecine, qui ne s'aperçoit point aux selles ordinaires. Et il ne faut pas alleguer que cela procede de l'efficace du remede, qui chasse les humeurs corrompuës : car si cela estoit, la mesme puanteur ne se rencontreroit pas aux excremens d'une personne saine, purgée sans necessité ; & cependant qu'on purge deux personnes d'un mesme remede purgatif, dont l'une soit rem-

plie apparemment de mauvaises humeurs, & l'autre fort bien constituée, il arriuera que les deux feront des matieres presque semblables en substance, en couleur, & en puanteur ; ce qui fait voir clairement que les purgatifs fondent les chairs, & impriment leurs mauvaises qualités aux humeurs, qu'ils vident, d'où vient cet odeur, fœtide qui en resulte.

Cela estant ainsi, on peut assurer avec verité, que les frequents purgatifs enuieillissent le corps, en evacuant avec l'humeur superfluë, une partie du beaume radical, qui est la substance de nostre vie, & affoiblissent les parties nobles; ce que Plutarque declare, & confirme par une fort gentile comparaison ; lors qu'il dit que les

*Plut.
lib. de
pra-
cept.
salu-
tarib.*

les remedes qui laschent le ventre, corrompent, & liquéfient les entrailles, qu'elles font plus de superfluités qu'elles n'en vuidēt; de façon qu'en l'usage de ce remede il arrive le même change que celui-cy : comme si par exemple quelque ville de France, ennuyée d'une garnison Françoisse la chassoit, pour remplir la place d'Espagnols, ou de Turcs : ainsi ceux-là se trompent lourdement, qui chassent & vident les humeurs familiares au corps par des remedes infectez d'une qualité estrangere, qui ont besoin eux-mêmes d'estre corrigez. Hippocrate a eu la même opinion des purgatifs; puis qu'il les a appellez des venins. Aui-cenne Medecin Arabe n'a pas esté d'autre sentiment, lors qu'il assure

44 *La veritable Medecine*
asseure qu'il ny a rien qui tra-
uaille tant la nature , que l'vsa-
ge frequent des purgatifs. Cel-
se Medecin Romain est de cet
aduis là, quand il dit qu'en se
purgeant souvent, le corps con-
tracte vne mauuaise habitude,
& ne prend pas nourriture. Ga-
lien n'y contrarie pas, puis qu'il
declare que le frequent vsage
des medicamens purgatifs don-
ne une tres mauuaise impres-
sion aux entrailles , qui ne peut
pas estre autre chose qu'une in-
temperie chaude, seche & brû-
lante laquelle est ineffaçable:
& par-là il est certain que ces
grands aualeurs de medecine
font comme ceux qui mettent
le feu dans la maison , pour en
oster les balieures. Aussi crois-
je que c'estoit de cette practi-
que qu'entendoit parler un
vieux

vieux Macrobe Lacedemonien, lors qu'estant interrogé, qu'est-ce qui l'avoit fait vivre si long temps, il respondit, que c'estoit l'ignorance de la Medecine.

Mais posons le cas, que les purgatifs ne produisent point de si mauvais effets, doit-on s'opiniastrer à l'usage d'un remede qui n'oste point la cause du mal, & n'efface point la mauvaise disposition des parties, qui fournissent incessamment une nouvelle matiere aux maladies, de façon qu'il se trouve que c'est toujours recommencer : car bien loin que les maladies se déracinent par ce moyen, elles se rengregent davantage. La raison de cela est, que le detraquement des parties nobles est toujours accompa

compagné de quelque debilité
& intemperie, qui ne se corri-
ge point par cette voye ; elle
se rebelle plutôt à tout autre
remede qu'au vray spécifique,
qui la dompre peu à peu avec
le temps. Et bien que les me-
decines vident quelque mau-
vaise humeur ; la cause qui la
produit restant pour gage, &
pour levain, il ne faut pas at-
tendre autre chose qu'une nou-
velle reproduction de sembla-
bles humeurs : ce qui oblige à
réiterer les mêmes remedes
avec autant de succez qu'au pa-
ravant. C'est dequoy me peu-
vent estre garents ceux, qui ont
passé par cette étamine, à
moins que par une complaisan-
ce toute extraordinaire, ils ne
veulent dissimuler leur griefs.

Que si l'on s'opiniastre à cet-
te

te rude methode, il arrive quelquefois, & pour fort peu de temps du soulagement; mais qui à le bien prendre est contrainct, cruel & trompeur; parce qu'il ne procede que de ce que les parties n'ont plus un sentiment si exquis, ayant osté les forces à la nature, qui par consequent ne peut pas resister si vigoureusement, qu'elle faisoit, à la cause du mal, ny travailler à la chasser & dompter. Aussi elle est contraincte de dissimuler, & de quitter la partie jusqu'à une autre fois; d'autant que par ces evacuations inutiles si souvent reiterées, il s'est dissipé quantité d'esprits, & de chaleur naturelle, qu'il faut que la nature repare par des nouveaux alimens, & en suite elle revient aux mains avec son ennemy

nemy, qu'elle combat avec plus de difficulté qu'auparavant, tant à cause de la diminution de ses forces, que de l'opiniaftreté du mal, qui a pris de plus fortes racines. On void par là qu'il n'y a rien de si pernicieux dans les maladies, que quand le Medecin se contente de la seule evacuation, sans pousser sa pointe jusques à une heureuse fin, qu'il ne peut pas atteindre par ce moyen, puisque son procédé ne butte qu'à satisfaire tellement, quellement, & se rendre nécessaire, pendant que le malade demeure dans le même danger, qui continuë tant que cette mauvaise disposition persistera.

Quoy que cette pernicieuse impression des parties se remarque

que bien presque en toutes les maladies ; elle paroît pourtant mieux aux fievres intermittentes ; leur bizarrerie & leur longueur faisant connoître manifestement qu'outre l'intéperie ordinaire, les obstructions, & les humeurs pourries qui exigent à la vérité au commencement les remèdes généraux compris dans la saignée & purgation ; il y reste le plus souvent quelque chose d'extraordinaire qui est différent du reste, & en quoy consiste l'ame, & l'essence de la maladie, que l'on peut comparer en quelque façon, à ce que j'ay allegué cy-dessus, qu'Hippocrate appelle quelque chose de Divin, bien qu'il ne produise point des accidens si funestes ny si violens. C'est n'eantmoins

E

quelque chose d'occulte , de
caché & d'inexplicable, qui est
attaché aux parties nobles , &
aux autres necessaires aux fon-
ctions de la vie , & qui destrai-
que entierement toute l'éco-
nomie naturelle. Galien l'a
reconneu sur ses vieux jours ,
parlant des fievres intermitten-
tes , lors qu'il dit, que le retour
des fievres ne manque point
de paroistre à poinct nommé ,
tant que la disposition des par-
ties qui engendrent les excre-
mens persiste. C'est pourquoy
le mesme Galien prescrivait la
cure de ces fievres , assure
que le principal but du Mede-
cin dans la guerison, doit estre
la correction de cette disposi-
tion ; autrement si l'on man-
que à cet article , il arriue sou-
vent qu'apres que la fievre est
termi

*Gal.
2. de
dif-
fer.
febr.
c. 17.*

*Gal.
lib.
meth.
c. 1.
artis
ad
Glauc.
con.*

terminée, il succede une maladie pire que la premiere, comme cachexie, Jaunisse, & hydropisie: outre cela on voit au contraire que ces fievres intermittentes se guerissent souvent par des remedes particuliers, bien que le corps fût rempli d'ailleurs de quantité d'impuretés, auxquelles on n'avoit point pourveu par la saignée, ny par la purgation. Ne void on pas encore tous les jours que jusques aux femmelettes idiotes guerissent de semblables fievres, sans autre mystere, pour ne point parler du china-china, & d'autres celebres spécifiques, qui ne reussissent pourtant pas toujours, à cause de la difference des constitutions, mais qui ont fait paroistre la verité de ce que ie dis, par plusieurs

bons succez. Si donc apres avoir vuidé les humeurs corrompuës que l'on croyoit estre le levain de ces fievres , elles n'ont pas laissé de perseverer avec les mesmes accidens , & quelquefois pires; si au contraire on guerit sans toucher à cette pretenduë cause, c'est vne marque infallible qu'elle est innocente du mal , dont on l'accuse.

Je crois que cela doit suffire, pour faire voir les pernicioeux effets de l'usage excessif de la saignée , & de la purgation, & quel tort se font ceux qui les experimentent par une trop grande deference , qu'ils ont pour des personnes qui abusent de leur credulité. Je m'explique aussi , s'il me semble, assez bien , quand ie parle d'ex-
cez,

cez, mon dessein n'estant pas, comme j'ay déja dit, de retrancher de la Medecine ces deux souverains secours, & si salutaires, dont l'usage moderé, est entierement necessaire, dans les commencemens des maladies, pour d'égager la nature oppressée, & luy procurer la disposition necessaire à l'expulsion du fardeau, qui la surcharge. Mais aussi je soutiens que l'axiome d'Hippocrate, qui dit, que tout ce qui ^{Hipp.} va dans l'excez est ennemy de ^{Aph.} nature, se doit entendre particulièrement de ces deux remedes; & je diray bien plus, sans leur faire tort, qu'ils doivent estre appelez des maux necessaires. De sorte qu'on peut icy alleguer la mesme raison qu'un certain, à qui on demandoit

pourquoy il avoit pris une si petite femme ; il respondit en raillant , que d'un méchant morceau il en falloit prendre le moins que l'on pouvoit : de mesme on peut dire en cette rencontre serieusement & sans raillerie ; que d'un mauvais remede, quoy que nécessaire , il en faut user le moins que l'on peut.

Je laisse maintenant à juger si ceux - là ne sont pas cruels à leur propre chair , qui sans advis de Medecin ont recours dās leurs indispositions à ceux qui vivent de l'exercice , & de la debite de ces remedes ; lesquels estant d'ailleurs du tout ignorans, pour la plus part, dans la cognoissance des maladies, bouffis cependant d'une presumption insupportable , donnent

nent le plus souvent du fiel,
 pour du miel à leurs malades :
 ce qui ne les doit pas surpren-
 dre, puis qu'ils ne peuvent pas
 recevoir aucune satisfaction de
 ces gens-là que conformément
 à leur capacité, & à la connois-
 sance qu'ils ont des maux, la
 qu'elle neantmoins doit prece-
 der les cures legitimes, estant
 tres-vray qu'on ne sçauroit
 guerir une maladie qu'on ne
 connoit point; ce qui est confir-
 mé par la doctrine d'Hippocra-
 te qui assure que le Medecin *Hipp.
lib de
arte.*
 qui est capable de connoistre,
 est capable aussi de guerir. Mais
 je vous prie, qu'elle suffisance,
 & connoissance peut-on atten-
 dre des gens qui ont employé
 le plus beau de leurs jours, &
 les plus propres à l'estude ; à
 battre le mortier, ou à relever
 des

des moustaches : neantmoins
ils n'ont pas entierement per-
du leur temps dans cet exerci-
ce, puis qu'ils y ont acquis une si
grande opinion d'eux-mêmes,
qu'on peut avec raison quali-
fier avec Aristote, du nom d'ar-
rogance, lors qu'on se figure
d'estre plus habile qu'on n'est

Arist. pas, ce que Galien appelle aussi
3.
Ethic un deffaut incorrigible, quand
Gal. il est meslé avec l'ignorance ;
2. m.
m. qu'ils ont neantmoins poussée
si avant qu'ils s'estiment plus
sçavans que Socrate, qui di-
soit ne sçavoir autre chose, si-
non qu'il ne sçavoit rien ; mais
ceux-cy estans d'une autre me-
rite, croient d'en sçavoir plus
que leurs Maistres, puisqu'ils
font si sages à leurs yeux, qu'ils
n'escoutent ny conseil ny
correction : bien loin de cela
ils

ils donnent & ordonnent des remedes de leur propre mouvement, ce qui n'est pas fort difficile, comme dit Galien; mais pour qu'elle raison il le faut faire, cela n'appartient qu'à un Maistre de l'art. C'est ce qui obligea Aristote de dire un jour à un semblable personnage: *Il n'est bien facile de donner du miel ou de l'Hellebore*, mais à qui, & quand, & combien; il est aussi difficile de le sçavoir & s'en acquitter à propos, que d'estre bon Medecin. Encore s'ils en demeuroient là, on le pourroit passer sous silence, mais ils portent plus avant leur audace effrontée, lors qu'ils s'ingerent à reformer les ordonnances-mêmes des Medecins: par où on reconnoit la verité d'un Poëte Latin, qui dit,

qu'il

Gal.
lib. 3.

Ch. 9.

meth.

med.

Arist.

Ch.

Rhetor.

ad

Theon.

dat.

*Terē
ius.* qu'il n'y à rien de plus injuste
qu'un ignorant ; & on void à
mesme temps la patience des
Medecins , qui suivant l'opi-
*Py-
tha-
gora.* nion d'un ancien Philosophe
en doivent estre plus estimez,
s'il est vray ce qu'il dit ; que
c'est une marque d'une grande
science , de souffrir l'ignorance
des autres. Estans venus si
avant on ne doit pas s'étonner
s'ils raisonnent sur le poux , où
ils entendent autant pour la
plus part que Raclet dans l'In-
stitut , puis qu'un bon Medec-
cin est obligé d'employer toute
sa vie , pour y acquérir une
parfaite connoissance , par le
témoignage de Galien même.
*Gal.
l. i. de
dign.
puls.* Ce desordre s'est glissé, & ac-
creu de jour en jour dans la
profession , par la lache com-
plaisance de plusieurs Medec-
cins,

cins, qui essuyent maintenant ce mépris en recompense, & se sont rendus par là plus ridicules que les Anciens du Paganisme, dans leur feste des Saturnales, où les valets deuenoient Maîtres; parce que dans cette ceremonie, la feste estant passée, chacun revenoit à son devoir. Mais icy c'est vne feste perpetuelle pour ces Maistre-valets, de laquelle ils se prevalent si commodement, qu'ils supplantent à toute rencontre les Medecins, dont ils tachent, d'amoindrir le merite, & diminuer le credit & la necessité, pour avancer leurs interets: ce qui leur réussit assez bien, ayants à faire avec vn peuple fait à leur badinage, qui n'agit que par ses phantasies, qui ne suit que ses inclinations grotesques, qui
n'adore

60 *La veritable Medecine*
n'adore que ses erreurs, ne s'ar-
rette que sur quelques apparen-
ces, qui n'ont aucune verité,
& qui peut estre pour la plus-
part s'estiment indignes de vi-
vre, puis qu'il en mesprisent
les moyes. Ce qu'ils font paroî-
tre visiblement par leur procé-
dé déraisonnable; car s'ils fai-
soient tant soit peu de refle-
xion sur la profession des per-
sonnes qu'ils vont consulter, ils
iugeroient que chacun d'eux
tire ses indications de sa com-
modité, & propose des reme-
des puisés de son industrie; pour
preuve de cela, qu'un mala-
de par exemple, s'adresse à un
Chirurgien, il luy dira d'abord
qu'il a besoin d'estre saigné plu-
sieurs fois, ventousé & cau-
terisé; remedes qui sont capa-
ble d'ébranler la santé la plus
ferme.

ferme. Si le malade est mal satisfait de cet avis, ce que l'on dit étant très vray, qu'un miserable secours rend le mal plus miserablement supportable ; qu'il ait encore recours à l'Apotiquaire, il ne manquera pas de luy dire qu'il doit estre purgé & repurgé par apozemes, vser d'emulsions, d'opiates, & d'autres fatras qui sont fort propres à destriquer & alterer la constitution la plus forte. Apres cela il ne manque rien plus au malade que d'envoyer querir son Cordonnier, qui luy fera entendre, qu'il luy faut faire un paire de bottes. Mais, raillerie à part, c'est un estonnement surprenant, de voir que les hommes soyent si attachez à leurs interets, & ayent un si grand soin non seulement

E

de conserver leur bien ; mais
 aussi de l'augmenter, & qu'ils
 tiennent si peu de compte de
 leur santé. Certes il faut bien
 avouer avec Scaliger, que les
 hommes ne voyent qu'obscu-
 rement dans les petites choses,
 sont aveugles dans les medio-
 cres, & manquent de sens
 commun dans les importantes,
 comme l'on peut voir dans cét-
 te rencontre, puisqu'ils negli-
 gent si fort leur santé, où con-
 siste la principale félicité de la
 vie, suivant ce que dit Athæ-
 née parlant de ce rare thresor:
 „ O santé (dit-il) que tu es heu-
 „ reuse, lors que tu parois, l'a-
 „ greable prin-temps rayonne de
 „ graces ; sans toy personne n'est
 „ heureux. En effet la moin-
 dre interruption est le plus fâ-
 cheux rabat joye qui nous puis-
 se

*A
tha.
ex
Ari.
phr.
poë. a
Sicjō
de
sanit.*

se arriver. Lucien l'a bien entendu de la sorte lors qu'il a dit, qu'il est toujours nécessaire de se bien porter au matin, à midy, & sur le soir. C'est ce qui a obligé Hippocrate entre plusieurs preceptes, qu'il a donnez pour conserver la santé, d'y adjouster encore celui cy : Il faut (dit-il) qu'un homme prudent soit persuadé que la santé est très pretieuse, aussi doit-il employer tous ses soins, pour recevoir le meilleur service qu'il pourra dans les maladies. Quel Jugement peut-on donc faire maintenant de ceux qui s'adressent en ces necessitez à des personnes qui n'ont aucune connoissance dans la Medecine, que celle qu'ils s'attribuent eux mesmes par leur opinion ? Ne doit-on pas dire

*Hipp.
lib. de
salub.
dia-
ta.*

qu'il y a de la folie en eux, de vouloir philosopher par dessus Hippocrate.

Mais, pour achever cette matiere, il me reste encor deux raisons à alleguer, qui feront voir que le peuple laisse tromper son jugement par une montre exterieure & surprendre par une apparence trompeuse : la premiere donc qui entraine le peuple, & le fait tomber dans le panneau de ces habiles gens, est la belle parade des boutiques remplies de boëtes & de pots bien souvent vuides, ou bien remplis de medicamens moisiss, qui ne servent à rien, & quand ils seroyent les plus recens, ils ne sont bons qu'à guerir de la galle, encore ne reüssissent-ils pas toujours. La seconde raison qui
persua

opposée à l'erreur. 65
persuade le peuple, & gagne sa
confiance, est la temerité qu'ils
ont de rendre raison aux mala-
des de leurs incommoditez, de
proposer des remedes *ab hoc*
& *ab hac*, & si par hazard ils
reüssissent, comme il peut arri-
ver quelquefois dans des lege-
res maladies, que l'on peut met-
tre au nombre de celles, dont
parle Hippocrate, qui ont eu de ^{Hipp.}
la bonne fortune, & où la na- ^{lib.}
ture feroit mieux si on la laiss- ^{de}
soit agir, le peuple prend de ^{arte.}
là occasion de dire qu'ils en
sçavent autant que des Me-
decins; sans considerer qu'il
n'y a pas grande merveille
que des hommes doués de rai-
son qui frequentent perpe-
tuellement les maistres du me-
stier, profitent de leur compa-
gnie, & s'instruisent dans la

thcorie & pratique de l'art :
puisque si les bestes brutes
sont bien disciplinables, & si on
apprend à parler aux pies &
aux perroquets , à plus forte
raison des hommes peuvent
prétre quelque teinture d'u-
ne profession par la frequenta-
tion des experts. Mais com-
me on ne dira pas que le jar-
gon des oyseaux instruits , soit
semblable à la parole d'un
homme ; aussi ne doit-on pas
faire comparaison de l'importun
babil des Chirurgiës, & des
Apotiquaires au raisonnement
judicieux des bons Medecins,
non plus que de la pratique
des uns à celle des autres. Car
si par hazard une vache en
marchant sur le sable forme
quelque lettre , on ne dira pas
pourtant qu'elle sçache écrire.

Mais

Mais le peuple ignorant se paye fort volontiers de cette monnoye ; aussi en est-il recompensé comme il merite ; ce qui arrive assez souvent lors qu'on a recours en des maladies espineuses à des Apotiquaires & des Chirurgiens, qui ne voyâts goutte, non plus que des taupes en semblables rencontres , traitent leurs maladies à la fourche , & pour un mal, qu'ils prétendent de guerir, ils leur en font naistre trois ou quatre autres, pour remerciement de l'estime qu'on a eu d'eux. De sorte que les malades reconnoissans leur beveuë, sont contraints de demander du secours à ceux qu'ils ont negligé , qui devroyent agir avec eux , comme faisoit autre fois un joueur d'instruments.

struments ; qui lors qu'on luy
adreffoit des efcholiers qui
avoyent esté mal instruits, de-
mandoit double payement ,
l'un pour leur faire oublier ce
qu'ils auoyent mal appris , &
l'autre pour leur apprendre ce
qu'ils ne ſçauoyent pas. De
meſme, raiſonnablement par-
lant, on devroit donner dou-
ble payement à ces derniers
Medecins , l'un pour corriger
le dommage que les malades
ont reçeus des medicamēts mal
adminiſtrez, & l'autre pour les
guerir de leur premiere ma-
ladie ; y ayant effectivement
beaucoup plus de peine, à oſter
la mauvaiſe impreſſion que les
remedes, donnez mal à propos
ont fait dans les parties nobles ,
qu'à combattre la maladie
qu'on avoit auparavant. Car
comme

comme dit Galien, le sujet sur ^{Gal.}
 lequel le Medecin travaille ^{com.}
 n'est pas basti de cuir, ny de ^{in l. 1.}
 bois, où les fautes puissent estre ^{Aph.}
 réparées sans beaucoup de dif-
 ficulté. Ce n'est donc pas sans
 sujet que le mesme Galien ad- ^{Gal.}
 joute qu'Hippocrate appelle ^{com-}
 le Medecin l'ayde de la nature: ^{men.}
 Celuy, dit-il, qui est vraiment ^{3. lib.}
 Medecin, & non un chetif ^{de}
 Apotiquaire: car bien loin ^{alim.}
 qu'il doive estre appellé ayde
 de la nature, au contraire on le
 peut faire passer avec justice
 pour ennemi de la nature &
 du malade. Je n'en diray pas
 d'avantage de crainte qu'on
 ne croye que ma plume est em-
 portée par ma passion, que
 l'on ne doit jamais faire paroi-
 tre ny éclatter contre ses infe-
 rieurs, suivant le precepte que
 donna

70 *La veritable Medecine*
donna autrefois Aristote à
Alexandre le grand.

Il est plus à propos de chan-
ger de sujet & passer à une au-
tre matiere, puisqu'il ne suffit
pas de découvrir l'erreur, il faut
encore à mesme temps propo-
ser une droite & veritable
voye de guerir, qui soit plus
utile au public, & plus amie de
nature, qui ne veut point être
travaillée par des remedes qui
épuisent les forces. l'appuye-
ray mon sentiment sur un fon-
dement inébranlable qui a dé-
ja esté posé & reconnu pour
Hipp. tel par Hippocrate, lors qu'il
6. Ep. assure que la nature guerit les
maladies, & que sans avoir esté
enseignée par aucun maistre,
fait ce qu'il faut faire, trouvant
pour cet effet des voyes, qui
nous sont inconnuës, par les-
quelles

quelles elle se secouë du fardeau qui l'accable. Quelques-uns estiment que cette nature est une certaine substance qui se meut d'elle-mesme, & reside dans les corps qui en sont gouvernez. Cicerō dit que ce n'est autre chose qu'une certaine force, qualité, & vertu sans raison, qui excite des mouvemens nécessaires au corps : les autres disent que c'est un esprit, ou une chaleur innée qui procede du meslange des premiers Elements, & qui vit dans les parties spiritueuses charneuses & solides du corps, & ainsi ce seroit ce que nous appellons la chaleur naturelle ; ce qui est vray-semblable : car nous voyons que les enfans, qui sont les mieux partagez de cette chaleur, comme estans plus
proche

Cice-
ro lib.
2. de
na-
tur.
deor.

proche de leur principe de vie
exercent beaucoup mieux
leurs fonctions que les plus ad-
vancez en âge, & sortent aussi
des grandes maladies, où les au-
tres succombent. On doit donc
inferer par les bonnes qualitez,
& par les dons avantageux de
la nature, quelles doivent estre
les fonctions du Medecin dans
le combat, qui se void entre
cette nature & la maladie; c'est
à dire, qu'il doit estre Specta-
teur, & ne rien entreprendre,
lors que (comme dit Galien) la
nature opere bien à propos :
Imitateur lors que voyant la
nature tardive à disposer les
matieres qui font le levain de
la maladie, il la prepare luy-
mesme, pour la vider, &
Acteur ou Ayde, lors que la
nature tachant de se dégager
de

de son embarras, le Medecin luy fraye le chemin & luy donne le secours necessaire. Mais si on examine bien de près en quoy consiste le veritable secours du Medecin, il se trouvera que c'est le plus souvent à donner des forces à la nature, au lieu de l'épuiser par les saignées & par les purgations; & pour le faire voir, je ne repeteray pas la methode qu'il faut tenir dans la cure des fievres malignes, ce qui en a esté dit estant suffisant pour éclaircir la difficulté. Je m'arrestera seulement sur le traitement qu'on doit faire aux fievres, communement appellées, continuës & essentielles, où il n'y a pas une grande apparence de malignité. Je soustiens donc qu'apres avoir pourveu à la

G

74 *La veritable Medecine*
plenitude si le sujet en est sur-
chargé, par quelques saignées
dés le premier commencement
de la maladie; & à la cacochy-
mie ou impureté des humeurs,
si elle s'y trouve par quel-
que legere purgation minora-
tive, dès qu'il paroît quelque
coction aux vrines; il se faut
arrester là, & ne s'opiniastrer
point à battre la nature en
ruyne, en continuant les eva-
cuations, qui ostent pesse-
mesle le bon avec le mauvais.
Outre qu'on doit avoir du ré-
gret de prodiguer des remedes
si salutaires, qui produisent
des effets tout contraires quād
on en use mal. C'est ce qui est
confirmé par Hippocrate par
ces paroles: *Tous les remèdes*
soulagent, & profitent, parce
qu'on s'en est bien seruy & à pro-
pos:

Hipp.
lib.
de
Arte.

opposée à l'erreur. 75
 pos : & ceux qui nuisent, nuisent
 parce qu'on s'en est mal servi.
 Il est hors de doute, qu'on n'en
 use pas bien puis qu'on oste les
 forces à la nature, lors qu'elle
 en a le plus de besoin, ce qui se
 void par la nature & par l'es-
 sence de la fièvre, qui n'est au-
 tre chose qu'un combat de la
 chaleur naturelle avec une cha-
 leur étrangere, allumée dans
 les veines & communiquée au
 cœur, laquelle estant contre
 nature, ne peut estre vaincuë
 & surmontée que par vn ef-
 fort de la chaleur naturelle, qui
 pour cet effet doit estre forti-
 fiée. Aussi c'est ce qu'Hippo-^{Hipp.}
 crate enseigne, lors qu'il dit^{lib.}
 que la nature éguillonnée, &^{de}
 irritée montre manifestement^{Arte.}
 aux gens du mestier ce qu'il
 faut faire.

On void donc en cette rencontre une chaleur étrangere qui tache de destruire & d'éteindre la naturelle : peut-on mieux empêcher cét accident qu'en fortifiant la naturelle par l'ayde d'un remede convenable , afin qu'elle puisse non seulement soutenir le choc qu'elle reçoit : mais aussi repousser vigoureusement les assauts que luy donne son ennemie ; & demeurer enfin victorieuse. Cette methode est

Hipp. ébauchée dans Hippocrate
Lib. quand il adverte qu'on doit
de savoir comme il faut dimi-
diata. nuër les forces de ceux , qui en ont par leur forte constitution ; & comment il les faut augmenter aux foibles , par l'art, selon que chaque occasion se presente. Puisque donc les saignées

gnées faites au commencement, pendant que la nature estoit forte (maxime fort legitime & approuvée pour satisfaire aux deux principaux buts de la saignée, à sçavoir à la grandeur de la maladie & aux forces,) n'ont de rien serui : qu'elle apparence y a t'il que ce remede soit utile dans la suite de la maladie, lors que les forces sont diminuées & que la nature travaille à dompter la cause du mal. Certes si ce qu'a dit Hippocrate, qu'il faut pratiquer deux choses dans les maladies, c'est à dire ayder, & ne point nuire, si (dit-je) c'est aduis à lieu, c'est en cette rencontre qu'il le faut pratiquer. D'ailleurs bien que cette grande & excessive chaleur ne doive pas estre ne-

*Hipp.
1. Ep.
lib.
de
affec.*

gligée dans les fievres, on n'y
 doit pas pourtant attacher tous
 ses soins, cette intemperie
 n'estant pas la plus puissante
 cause du mal, comme Hippo-
 crate l'a fort bien reconnu, lors
 qu'il a parlé de la sorte: *l'esti-
 me* (dit-il) *que le froid & le
 chaud sont des qualités, qui
 n'ont point de pouvoir sur le
 corps.* Il nous monstre par là
 qu'il ne faut pas tant avoir d'é-
 gard à cette chaude intempe-
 rie & ebullition des esprits, qui
 paroist par les accidens, qui
 accompagnent la fièvre conti-
 nuë, qu'à la cause premiere, qui
 est le foyer, d'où s'éleve cette
 chaleur, laquelle cause estant
 une fois corrigée, l'effet ne
 s'ensuit plus; autrement il se
 forme un levain, d'où s'éleve
 cette chaleur avec une hu-
 meur

Hipp.
 lib. de
 veteri
 Medi-
 cina.

meur pourrie, qui acquiert par le séjour & par la chaleur continuelle, une corruption qui approche de la malignité : d'où vient que quelquefois au commencement les fièvres ne font paroître aucune malignité, qui se fait en suite manifeste par des signes evidens : & alors il ne faut pas esperer de soulager le malade par des saignées ny par des purgations : car la jurisdiction de ces remèdes ne s'estend pas jusques là, comme j'ay déjà fait voir, parlant des fièvres malignes. Mais posons le cas que la saignée ne soit pas entièrement contraire, & qu'on puisse apporter du soulagement par cette voye ; ne vaut-il pas bien mieux suivre l'avis d'Hippocrate, qui en-^{Hipp.} seigne formellemēt que quand ^{lib. de} ^{Ar.} la tige.

la guerison se peut procurer par des divers moyens, qu'il faut toujours se servir de celui, qui est le moins fâcheux, & le plus seur, puis qu'en ce procedé le Medecin fait paroistre qu'il est homme de bien, & qu'il n'a pas dessein de tromper le peuple. Or qu'elle comparaïson y a-t'il d'une pratique qui soulage aux dépens des forces, ce que l'on void par le long espace de téps, qu'il faut employer à se remettre apres les maladies, ce qui est un inconuenient, qui vient plustost des grandes evacuations qu'on a faites, que des maux qu'on a soufferts; outre les pernicieuses suites que cette rude methode entraine souvent apres elle: avec l'usage des remedes Cardiaques, qui corrigent l'intemperie sans incommo

commodité, & sans affoiblissement du corps. Il n'y a assurément personne bien sensée, qui ne choisisse plustost la dernière voye, que la première.

Je ne doute pas qu'on ne m'objecte pour difficulté, qu'il est impossible de secourir la chaleur naturelle en cette rencontre, qu'à mesme temps on n'augmente la chaleur estrangere, qui est cause de la fièvre; parce que, dira-t'on, les remèdes, dont on se sert, doivent estre chauds, & que c'est jeter de l'huyle dans le feu, qui enflâme d'avantage les esprits, & débauche beaucoup plus les humeurs. Mais il est facile de respondre à une objection si mince, en faisant la mesme replique que fit Iesus Christ aux Juifs qui contrarioient sa doctrine,

doctrine lors qu'il leur dit, qu'ils
erroyent, ne sçachans pas les
Escritures: de mesmes en cette
rencôtre (sans neantmoins faire
comparaison des choses saintes
avec les prophanes) on peut res-
pondre à ces gens-là, qu'ils er-
rent, ne sçachant pas ce que
c'est de la doctrine spagyri-
que, pour n'avoir pas beû dans
la coupe de l'esprit, dont par-
le Mercure Trimegiste, & qui
sont du tout ignorans dans la
preparation des vrayes reme-
des; ie veux dire les chymi-
ques, qui sont les seuls qui font
honneur à la Medecine, & qui
malgré l'envie, la calomnie, &
la coustume tyrannique du sie-
cle, ne laissent pas de relever
les interets de l'Art, qui gemit
sous vn joug si insupportable:
ils font paroître euidemment
par

par leurs bons effets , que cette chaleur si effroyable , qu'on a imprimé dans l'esprit du peuple , n'est qu'une Chimere, & une imaginatiō creuse, pour ne pas dire malice de ceux qui les veulent décrediter, pour faire valoir les communs , qui , à les peser dans la balance de Justice, sont beaucoup plus chauds, comme ie feray voir dans la suite de ce discours. Mais pour repousser premierement l'injure que l'on fait aux remèdes chymiques , & soustenir leur innocence affligée, ie me sens obligé de declarer ce que c'est que ce terme, qui effraye les simples & les bonnes gens.

Ce mot, *Chemique*, ne montre autre chose que son antiquité , tirant son origine de Cham , l'un des fils de Noë, qui

qui fût le premier qui cultiva
l'Egypte, où il bastit la Ville
Chemis, inventa cet art, & fit
son fils Osiris Roy de ce pais;
de sorte que cette science se
communica parmy les Egy-
ptiens; qui ont instruit Moy-
se, qui n'auroit jamais peu brû-
ler, ny reduire en poudre le
veau d'or, s'il n'eût esté tres
bien experimenté dans la Che-
mie. Cette science fût portée
en Grece, par Æsculape, qui
apres avoir fait miracle sur
Hippolyte, fils de Thesée, fût
adoré comme un dieu. Po-
dalire, & Machaon, ses fils,
font venus apres luy; en suite
le divin Hippocrate, qui té-
moigne dans toutes ses œuvres
avoir esté bien versé dans cet
art de Chemie; car dans son
traité de l'ancienne Medeci-
ne,

ne, & dans plusieurs autres il ne parle que de diverses mixtions du salé, de l'amer, & de l'insipide, où il détruit l'opinion de ceux, qui attribuent aujourd'huy les causes des grands changemens qui arrivent dans les corps humains, aux premières qualités, lors qu'il dit, que ce n'est ny le froid, ny le chaud, qui font ces grandes alterations, mais plutôt l'amer, l'acide, & le salé, qu'il appelle du nom de *Puissances*, & qui sont tirées des principales matieres, sur lesquelles les Chémiques travaillent. Il est vray que cét art est venu à décliner du temps de Galien, qui six cens ans apres Hippocrate témoigne n'en avoir rien connu; car il avoüe ouvertement, que s'il pouvoit trouver quel-

qu'un qui luy enseignât à se-
parer seulement les diverses
parties du vinaigre, il l'iroit
chercher jusques au bout du
monde. Il faisoit voir par là,
que le defect d'artistes de son
temps, & non pas l'adversion
qu'il avoit pour un si bel art,
& si utile à la Medecine, a esté
cause qu'il n'en a pas eu la con-
noissance : cependant il n'a pas
laissé de s'étendre parmy les
Medecins Arabes, qui sont ve-
nus long temps apres Galien,
qui ont adjouté au mot de *Ché-
mie*, celui de *Al*, qui signifie
fel parmy les Grecs, & a esté
mesme exercé par leurs Roys.
La Chémie enfin est parvenue
aux Latins, & aux autres na-
tions, qui l'ont cultivée de temps
en tēps. Mais entre ceux, qui y
ont excellé ça esté Paracelse en
Alle

Allemagne, qui à esté un des plus grands genies, que le nature ait produit. Nous avons eu en France les doctes Fernel, & de la Riviere, qui bien que zelés pour la doctrine d'Hippocrate, & de Galien, ayants reconnus les defauts monstrueux de la Medecine commune, se perfectionnerent dans la preparation des remedes chimiques, & ont par là, merité la charge de premiers Medecins de nos Roys. Nous voyons encore aujourd'huy que Monsieur Valot, qui occupe si dignement cette place, outre les lumieres qu'il a dans la Medecine commune, s'est signalé par la parfaite connoissance qu'il a des preparations chimiques, ayant fort bien reconnu, que sans elle il est im-

88 *La véritable Médecine*
possible, quelque scavant &
habile que l'on soit, de posse-
der le legitime titre de Mé-
decin.

Il y en d'autres, qui se ser-
vent du mot de *Chymie* qu'ils
tirent du mot Grec *χημία*,
qui signifie suc; mais quoy-
qu'il en soit, c'est un terme,
qui ne veut dire autre chose,
que l'art de préparer les medi-
camens par dissolution qui est
la voye la plus excellente & la
plus parfaite puis que pareille-
ment on espure & développe
tous les corps mixtes des ex-
cremens, dont la nature les a
embarrassés, ne nous donnant
rien de pur, & tout ce qui sort
de son sein, étant mélangé de
crasse, que l'art chymique se-
pare le mieux qu'elle peut. De
forte qu'à proprement parler,
les

les remèdes chymiques ne sont autre chose que des médicaments préparez & corrigez : artifice qu'on a apporté de tout temps, avant que les mettre en usage, les Apotiquaires mêmes les préparans à leur mode, c'est à dire grossièrement sans y faire beaucoup de façon, & les chymiques délicatement ; qui est la cause pour laquelle on court sur ces derniers avec d'injures, parce qu'ils sont mieux préparez que les communs. Et comme les meilleures préparations sont les plus difficiles ; aussi se trouve-t'il fort peu de bons ouvriers qui y réussissent ce qui est la cause que le parti des véritables chymiques est plus foible ; le plus grand nombre estant toujours le plus fort.

On void neantmoins par là qu'il n'y a pas sujet de tant crier contre les remedes chymiques, de quelle façon qu'ils soient préparez & appelez, pourveu qu'ils produisent de bons effets. C'est pourquoy

Gal. Galien à raison de se plaindre
l. 1. de l'usage inutile des noms &
de des mots, & conseille de tra-
sim- vailler aux veritables ouvra-
pl. ges de l'art, & de laisser là des
med. choses si frivoles : il reitere la
sa. mesme chose ailleurs, où il'en-
cult. seigne de nous attacher à la
e. 25. science des choses, & non à
Gal. l'usage des mots. Car (dit-il)
lib 1. ceux qui s'arrestent aux noms
de dans les operation de l'art,
dis- sont tres ignorans ; parce que
fer. (dit le mesme Galien) il n'ar-
pub. riuera nul inconvenient ny
c. 1. dommage par le remede, de
Gal. quel
lib.
de
ana-
tid.
e. 9.

quel nom qu'on l'appelle si l'on ne fait point de faute en sa preparation; si bien que ie conclus, que ceux-là sont mal fondez qui s'allarment lors qu'on leur parle des remedes chymiques, & tombent dans un estonnement aussi grand que s'ils avoyent veû la teste de Meduse. Mais s'il y a quelque defense qui mette à couvert les remedes chymiques de la calomnie, ce sont asseurement les bons & innocens effets qu'ils produisent, & qui sont bien differans de ceux qui suivent l'usage des remedes communs; estant asseuré qu'une infusio de sené échauffera, alterera & inquietera plus qu'un remede chymique, bien preparé, que l'on doit prendre de la main de
quel

quelque personne experte & approuvée, si l'on desire d'en ressentir les bons effets qu'ils promettent: & non pas du premier venu ou d'un saltin bague, qui gastât le mestier, & qui sont la cause que les bons remedes n'acquierent pas l'estime qui leur est due; ce qui arriueroit infailliblement, s'ils n'estoyent pas d'écriez par d'autres mal preparez, & qui produisent des mauvais effets: ce que dit Hippocrate, estant tres vray, que d'une mauvaise chose il n'en peut pas arriver du bien, ny plus ny moins que d'une bonne chose il n'en peut pas venir du mal. Bien loin donc qu'on se doive défier des remedes chymiques bien preparez: au contraire ils sont beaucoup plus innocens que les

*Hipp.
lib. 1.
de
mor-
bis.*

les communs qui sont plus grossiers, & par conséquent plus pesants à l'estomach, qui en est travaillé, & pour cet effet ils n'agissent pas avec tant d'efficace que les autres qui sont séparés de leur crasse, par ce que par le moyen du feu, la portion plus subtile est séparée de la partie terrestre. Galien ^{Gal.} a esté de ce sentiment, bien ^{lib. de} qu'il ne fust pas expert dans ^{The-} les préparations, lors qu'il donne à entendre que plusieurs ^{riaca ad} choses sont améliorées par la ^{piso-} vertu du feu, & par ce moyen la nature & la qualité des médicaments est mise en évidence; à quoy Mesuë s'accorde fort bien, quand il assure que les chymiques decouvrent les choses qui sont cachées. Aussi nous voyons que les remèdes chymi

94 *La véritable Medecine*
chymiques deployent leurs
forces plus vigoureusement
sans surcharger la nature ,
comme font les autres ; parce
qu'ils sont plus delicats : & tout
de même qu'on cōsommé bien
fait & beaucoup plus nour-
rissant est plus aysé à digerer
que la viande, d'où il est tiré ;
& que la miche ne charge pas
tāt l'estomach que le gros pain :
aussi la partie plus subtile tirée
des medicamens a bien plus de
vertu que les poudres, opiates ,
& les autres bagatelles, avec
toute leur substance cruë &
mal digerée.

Quant à cette chaleur ima-
ginaire qu'on attribuë fausse-
ment aux remedes chymiques,
afin d'en desabuser mieux
ceux , qui en ont l'esprit pre-
occupé, j'allegueray encor une
raison,

raison, qui fera tomber dans
mes sentimens ceux qui seront
les plus obstinés. Je dis donc
que tous les corps mixtes tant
vegetaux, minéraux, qu'ani-
maux ont deux chaleurs dif-
ferentes, à sçavoir la naturelle
attachée à leur premier princi-
pe, & un autre contre nature,
qui est estrangere, qui vient de
dehors & à son siege dans la
partie grossiere & terrestre;
cependant ces deux chaleur
sont tellement melangées dans
le corps mixte, qu'elles ne peu-
vent pas estre separées que par
une exacte anatomie de ce
corps que l'art chymique en-
seigne, & que Galien a re-
cherché avec tant d'empresse-
ment, comme il s'en explique
en ces termes si exprés, qu'il
proteste qu'il eust volontiers
employé

Gal.
l. 1.
sim-
pl.
me-
dic.
c. 19.

employé tous les jours de sa vie, & tous les moyens à la recherche d'un secret, qui peut separer les qualitez contraires du mélange des corps mixtes; ce que ceux, qui sont venus apres luy, ont trouvé par l'exercice de cét art qui estoit inconnu au temps de Galien. De sorte qu'on ne doit pas apprehender cette chaleur imaginaire, de laquelle on fait tant de bruit, puisque le sujet où elle reside est separé, & bien d'avantage, il est banny de la composition des remedes chimiques bien preparez, qui aussi à mesme temps sont despetrez des parties terrestres & grossieres, qui sont comme les entraves, & les obstacles, qui empeschent les remedes de déployer leur vertu.

Et

Et pour conclurre cette apologie par un exemple bien familier, qui doit dissiper tous les ombrages & les défiances, qu'on peut avoir de ces préparations, pour estre une preuve démonstrative, & convainquante de la verité que ie soustiens; c'est que parmi les secondes qualités, il n'y en a point qui donne des marques plus certaines de chaleur, que l'amertume: pour en faire l'essay qu'on mêle la portio que l'on voudra des drogues les plus ameres, telles qu'elles sortent du sein de la nature, dans quelque liqueur; qu'on prenne aussi autant à proportion, d'un semblable médicament, bien préparé; & l'on verra par experience la difference de l'amertume de l'un, d'avec celle de

l'autre , estant tres certain ,
que le premier meflange gros-
sier sera insupportable au
goût & que l'autre sera à peine
appercevable : on peut inferer
de là, que bien loin que les re-
medes chymiques foyent dan-
gereux par leur chaleur ; au
contraire on doit rejeter certe
injure sur les communs , qui
estant embourbez dans vne
lie puante , en font plus des-
agreables, plus chauds, & dan-
gereux , & moins efficaces. Je
ne veux pas icy répondre à la
noire calomnie de ceux , qui
pour donner de l'horreur au
peuple pour les remedes chy-
miques , luy font entendre
qu'ils sont preparés , & dissous
dans l'eau forte , par ce que
cette imposture est si grossiere,
qu'il est bien mal aisé qu'elle
trouve

trouve de la créance parmy les personnes pour peu raisonnables qu'elles soient. D'ailleurs ceux, qui parlent si mal sont assez dās la confusiō de ce qu'ils font paroître une ignorance si crasse dans la preparation, & dissolution des médicaments ; comme s'il n'y avoit nul autre dissolvant, que les corrosifs : outre que l'on ne peut faire aucun autre jugement d'eux, si ce n'est qu'ils sont plus propres à travailler à l'orfevrie, qu'aux operations chymiques : aussi seroit-il bien dangereux de se servir de leurs remedes, s'il leur prenoit envie d'en preparer. J'avouē que les remedes chymiques ont conservé leur chaleur naturelle conforme à la nostre, & partant on ne se peut pas plaindre,

si ce n'est mal à propos, des remedes de cette nature-là, qui fortifient nostre chaleur naturelle par l'analogie qu'il y a entre l'une & l'autre chaleur. Aussi pour reprendre le sujet que j'ay quitté, touchant les fievres, c'est par cette voye que l'on doit secourir la nature dans cette rencontre où l'on voit clairement une perte de la chaleur naturelle, causée par l'insulte d'une chaleur estrangere, qui l'a ravage en dissipant une partie des esprits & effarouchant les autres: de sorte que l'on ne scauroit mieux agir, pour reparer ce dommage, que de substituer une matiere conforme à celle qui se perd par la violéce de la fièvre, & l'on ne peut tirer cette matiere que des remedes
cardia

opposée à l'erreur. 101
cardiaques, balsamiques, dia-
phoretiques, & analeptiques,
qui venans au secours de la
nature languissante comme de
nouvelles recrues & troupes
auxiliaires, tiennent la place
de celles qui ont esté défaites
par l'ennemy, ainsi la nature en
estant rafraischie se roidit plus
fortement contre la cause du
mal, & se met en estat de faire
quelque effort en faveur du
malade : ce qui arrive lorsque
les remedes s'estans insinuez
peu à peu dans les parties no-
bles, & y ayans reproduits de
nouveaux esprits, sont dispen-
sez en suite sagement par la
nature à chaque facultez sui-
vant le besoin qu'elles en ont,
afin qu'elles puissent deuë-
ment s'acquitter de leurs fon-
ctions & se porter vigoureuse-

102 *La veritable Medecine*
ment à l'expulsion de l'enne-
mi, qu'ils presse. Or ces nou-
veaux esprits reproduits par la
vertu des remedes veritable-
ment cardiaques & portez par
les veines, par les arteres & les
nerfs, qui sont les organes or-
dinares de la nature, ne sont
autre chose que ce que nous
appellons communement les
forces. Je diray bien d'avan-
tage ce qui semblera un para-
doxe au parti contraire, & qui
neantmoins est tres veritable;
c'est qu'il arrive souvent des
maladies aiguës accompagnées
d'inflammation & de douleur,
comme la pleuresie, & la dy-
senterie, où ordinairement la
saignée est entierement neces-
saire & même avec reiteration;
que si on n'apporte de la discre-
tion & de la moderation en
l'usage

l'usage de ce remede, on tuë
autant de malades qu'on en
traitte. La raison de cela est
que ces sortes de maladies,
particulierement lors qu'elles
se communiquent, sont accom-
pagnées de malignité. Car
comme il y a des venins qui
nuisent plustost à une partie
qu'à l'autre ; de mesme cette
matiere maligne qui cause les
maladies epidemiques attaque
tantost une partie & tantost
l'autre, d'où vient la pleuresie,
où la dysenterie.

On peut juger maintenant
quel succez on doit attendre
des frequentes saignées &
purgations aux maladies lon-
gues, puisque dans les aiguës,
où elles conviennent le plus,
elles sont bien souvent si per-
nicieuses. Pour en estre plus
certain,

certain , il ne faut que se souvenir de ce que j'ay déjà dit touchant cette mauvaise disposition des parties qui foment les fievres intermittentes , & qui donne naissance à la plupart des autres indispositions chroniques & inveterées , qui doivent estre aussi traitées conformément à leur nature , c'est à dire à la longue ; suivant

Hipp. l'Aphorisme d'Hippocrate ,
 2.
Aph. qui enseigne que les corps affligés & extenués dès long
 7.
 temps se doivent aussi reparer lentement & doucement: ainsi on ne doit pas pretendre d'en venir à bout par des remedes destruisans, tels que sont la saignée, & la purgation reiterée , qui outre cela rengregent & irritent bien plus cette mauvaise disposition , qui foment
 les

les maladies, qu'ils ne la corrigent. Partant si l'on doit espérer quelque bon succez dans les maladies longues, c'est sans doute par l'usage des vrais remedes, amis de nature, roboratifs, doux, innocens, aperitifs diaphoretiques, c'est à dire, tenant les pores de la peau ouverts, & chassans par ce moyen toutes les mauvaises humeurs du centre à la circonference, qui est l'évacuation la plus seure, & la plus utile, puisque ceux, qui transpirent le mieux, vivent plus sainement. Ils doivent encore estre efficaces pour déraciner la cause des maladies les plus opiniastres, agissans pour cet effet fort doucement & insensiblement, qui est la voye la plus familiere à la nature, qui ne veut pas estre

estre traitée rudement, guerissant elle-mesme, lors qu'elle est fortifiée; aussi elle n'a besoin que des remedes, qui l'aydent en ses operations & ostent les obstacles qui l'empeschent de parvenir à son but & à sa fin; ce qui ne se peut faire que peu à peu & l'entement par vn action conforme à la nature de la maladie. De sorte qu'on ne se doit pas impatienter, si on n'en ressent pas d'abord une manifeste guerison; le sens commun seul faisant assez voir qu'un remede doux & benin a besoin de quelque espace de temps, pour luy donner le loisir de faire impression dans les parties nobles, y corriger leur intemperie, & leur mauvaise disposition, & pour y restablir la chaleur

leur naturelle dans l'estat qu'elle doit estre. D'ailleurs il n'y a personne qui ne juge aisement, que le restablissement d'une santé qui s'advance insensiblement, ne soit plus seur & plus familier au corps, que lors qu'il est ébranlé par quelque agitation, comme il n'arrive que trop souvent dans les purgations violentes & autres remedes grossiers qui chargent l'estomach & suffoquent la chaleur naturelle, sans l'ayde de laquelle les remedes ne peuvent pas agir. C'est ce qui est cause que l'on void souvent des santéz ruïnées, & entiere-ment perduës par un semblable traitement.

Mais entr'autres fautes qui se commettent, ie ne scaurois taire celle par laquelle on veut
faire

108 *La veritable Medecine*
faire consister la cause de pres-
que toutes les longues mala-
dies, en une chaleur d'entrai-
les à laquelle on pourvoit par
des frequentes purgations, &
saignées, on r'envoye en suit-
te les malades à l'usage du l'aiët
ou petit laiët, & puis enfin aux
eaux. Mon dessein n'est pas
d'examiner tous ces poinëts, ie
me contenteray seulement de
dire que toutes ces chaleurs
d'entrailles, qui sont le plus
souvent réelles, sont plustost
augmentées par cette metho-
de, que diminuées : ie prends
pour garents de ce que ie dis,
ceux-là mesmes, qui l'ont essa-
yée, exceptés, peust-estre
quelques vns, qui ont une for-
te constitution, & qui peuvent
prodiguer une partie de leur
vigueur sans s'en beaucoup
ressentir

ressentir. Ce n'est pas que ie
veuille blâmer l'usage des ra-
fraichissans, mais ils doivent
est retemperez & meslangez
d'autres remedes, d'oüez d'une
chaleur qui ait quelque confor-
mité avec celle qu'ils veulent de-
struire, ny plus ny moins qu'on
a accoustumé de tirer le venin
& la malignité du corps par des
antidotes, dans la composition
desquels entrent des animaux
venimeux; afin que par le rap-
port qu'il y a d'un venin à un
autre, ces remedes ayent un
accez plus libre, agissent plus
familierement, & afin qu'ils
fortifient à mesme temps
la chaleur naturelle: au lieu
que l'usage trop frequent des
refrigerans simples, par une
contrariété, qu'on appelle an-
tiperistase, redouble cette cha-

K

leur estrangere, & estouffe le peu de chaleur naturelle, qui demande plustost des remedes qui la fomentent & entretiennent, semblables à ceux que j'ay proposez; que ceux qui la contrarient, comme font les excessifs rafraichissans.

Il ne faut pas aussi passer sous silence la pratique importune & fâcheuse de ceux qui accablent leurs malades de remedes, semblables à ces anciens Gnidiens qu'Hippocrate censure dans ses œuvres; qui se figurent d'estre grands Medecins lors qu'ils chargent leurs ordonnances avec grand fast, d'une grande quantité de drogues & de plantes de toutes façons, qui se contrarient l'une l'autre, estant certain que plus on a d'intentions dans la forme d'un

opposée à l'erreur. III
d'un médicament, moins on
parvient à sa fin, une des
qualitez résistant ordinaire-
ment à l'autre & émoussant
sa pointe : outre qu'il ny a rien
de plus propre pour prolonger
& rengreger les maladies, que
de surcharger la nature de re-
medes, qui la destournent de
sa fin. C'est ce qu'à fort bien
reconnu Bacon un illustre
Chancelier d'Angleterre, qui
dit en termes exprés que la di-
versité des remedes est la fille
de l'ignorance, & que l'abon-
dance des mets & des viandes
causent moins de maladies, que
la quantité des remedes ne font
des cures. Ce n'est pas pour-
tant qu'il faille imputer toute
la faute aux Medecins, puisque
la perversité, & la manie du sie-
cle est si grande, qu'il y a plu-

K 2

seurs malades qui aiment mieux qu'on leur remplisse le ventre & les yeux de beaucoup de choses confuses, & sans succès, que d'estre gueris heureusement de peu de remèdes ; sans considerer que le Medecin avance plus avec deux ou trois simples bien choisis, que s'il faisoit avaller tout Dioscoride à son malade. Cependant, bien loin qu'il faille negliger l'usage des bons remèdes dans la necessité pressante, au contraire les mieux aduisez s'en doivent servir par précaution, par ce qu'il est de la prudence de l'homme de prevenir plustost les maladies, que de les combattre quand elles sont survenuës, le premier estant plus facile que le dernier qui se fait avec moins de despence, &
de

opposée à l'erreur. 113
 de danger. C'est le sentiment
 de Galien : Souvent (dit-il)
 nous donnons des remèdes, bien ^{Gal.}
 que le mal ne soit pas formé, lors ^{l. de}
 qu'on craint qu'il ne vienne, par- ^{opt.}
 ce que les remèdes que l'on pre- ^{sect.}
 scrit pour la guérison des mala- ^{ad.}
 dies, s'ordonnent encore plus sen- ^{Thr.}
 rement & plus à propos pour les
 détourner. Pour cet effet il faut
 sçavoir que toutes les maladies
 tirent leur principe des choses
 inutiles, qui sont dans ou hors
 le corps ; ce qu'Hippocrate de- ^{Hipp.}
 clare encore mieux, lors qu'il ^{l. 1.}
 dit que toutes les maladies se ^{de}
 forment de toutes les super- ^{morb.}
 fluitez du corps tant de la bile,
 que de la pituite, cette dernière
 étant beaucoup plus suspecte
 que l'autre, parce qu'elle est
 plus abondante, n'étant pro-
 prement qu'un sang cru, qui

ne peut pas venir à sa perfection par le défaut de la chaleur naturelle : aussi étant rejetée des parties, comme inutile à leur nourriture, elle est contrainte de se jeter dans son fort, qui est le cerveau : ce qui

Hip. a fait dire à Hippocrate que le
lib. de cerveau est le siège & comme
car- la ville capitale de l'humeur
nib. froide, humide & gluante ; & a obligé plusieurs à croire que la plupart des maladies tirent leur origine du cerveau : ce que nous pouvons au moins assurer de toutes les fluxions, qui tombent sur les parties basses, & que Platon aussi bien que Galien ont reconnu très véritable, lors qu'ils ont dit que la pituite acide, & salée est la cause de toutes les maladies qui procèdent de fluxion. En effet
Pla-
in
Ti-
mao.
Gal.
x. de
Plat-
onis
Hipp.
et
Plut. il

il n'y a rien qui nuise d'avantage au corps que l'humidité excessive, qui prédomine, car de quatre sortes d'humiditez qui abrevent nos corps, à sçavoir l'humeur radicale, l'elementaire, l'alimentaire, & l'excrementeuse, il ny a que l'humidité radicale qui soit louable tant plus elle est abondante, les autres trois estant vicieuses, si elles excèdent, la meilleure d'entre elles nuisant à toutes les fonctions, hormis à la nourriture & à l'accroissement, suivant l'opinion de Galien.

Gal.

Mais comme il ne sert de rien de connoître la cause des maladies, si l'on en ignore la source, & le lieu d'où elle fort; aussi ne suffit-il pas d'avoir dit que les humeurs superflues, qui sont le levain de toutes

*lib.
de
opr.
con-
stit.*

toutes les maladies, sont produites par la débilité de la chaleur naturelle, il faut encore ajoûter qu'il n'y a point de partie dans le corps, qui se resente plus du manquement de cette chaleur, que l'estomach, à cause de la fonction penible qui luy a esté donnée pour partage, à sçavoir la coction des alimens de plusieurs façons, qu'il est obligé de recevoir, de preparer, & de renvoyer aux autres parties, pour nourriture, qui en sont regalées, suivant la perfection de l'ouvrage. Et comme il tombe souvent dans la confusion, pour n'avoir pas esté bien secondé; la confusion de tout le corps s'en ensuit de nécessité, ce qui a esté

*Hipp.
6.
Ep.*

remarqué par Hippocrate. Aussi c'est pour cette raison que

que le mesme Autheur compare l'estomach à la mer ; parce que comme la mer communique ses eaux à toute la terre, & les reçoit d'elle ; de mesme l'estomach communique ses maux à tout le corps & les reçoit de tout le corps. Ce que le medecin Serenus a bien reconnu, lors qu'il a appelé l'estomach le Prince de tout le corps : d'où vient que les anciens Egyptiens, les plus sages & les plus esclairez de tous les payens, avoyent accoustumé dès que quelqu'un estoit mort, d'ouvrir le cadavre, d'en arracher l'estomach, lequel, apres l'avoir exposé aux rayōs du Soleil, ils battoyent comme l'autheur de tous les maux du corps, & de sa mort mesme. Et pour en faire voir des exemples

118 *La veritable Medecine*
ples sensibles , on doit faire
estat que les alimens estans mal
digerez , il se fait insensible-
ment un amas d'humeurs, qui
avec le temps se corrompent, &
acquierent une malignité qui
se communique à toutes les
parties basses, d'où apres un
long sejour il s'éleve des exha-
laisons & des flatuositez mali-
gnes qui sôt cause nō seulemēt
des fluxions & catarrhes, qui se
terminent enfin en asthmes,
phthysies, & autres maux fa-
cheux de poitrine , mais aussi
donnent occasion aux dou-
leurs de teste & migraines im-
portunes qu'on attribuē sou-
vent , & avec quelque rai-
son aux chaleurs d'entrailles ;
qui reconnoissent neantmoins
pour premiere cause, cette hu-
midité superflue des parties
basses

basses, suivant ce qu'enseigne *Aristote* que les fumées s'élè-
 vent plustost d'une chose hu-
 mide & molle que d'une dure
 & aride : ces qualitez pourtant
 sont attribuées aux parties
 trop eschauffées. Et comme
 la matrice est un égout, où tou-
 tes les immondices du corps se
 jettent, il ne se faut pas eston-
 ner si les humeurs, par le sé-
 jour, y acquierent une mali-
 gnité qui cause toutes les tra-
 gedies qui se voyent, & ces ac-
 cidens si opiniastrés & si in-
 domptables qu'Hippocrate a
 eu raison de dire, que quicqu'un
 souhaite de guerir les incom-
 modités de cette partie, a be-
 soin de l'ayde & du secours tout
 particulier de Dieu. Et pour
 faire une digression en faveur
 du sexe, il faut sçavoir que le
 mesme

*Arist.**Met.**4.**Met.**secr.**Hipp.**lib.**de**nat.**mul.*

mesme arrive aux corps mol-
lasses des femmes, qu'aux lai-
nes qui s'imbibent facilement
d'humiditez & ne les quittent
Hipp. qu'avec peine, ce qu'Hippo-
lib. crate à fort bien remarqué.
de L'experience encore nous ap-
glā- prend que l'abondance d'hu-
dul. miditez est la cause de toutes
leurs maladies, puis qu'on void
clairement que celles qui ont
leurs mois copieux, se portent
toujours mieux, que celles qui
ne les ont pas suffisamment,
comme aussi celles qui font des
enfans, vivent plus sainement
que les steriles à cause des gran-
des descharges qui arrivent
aux accouchemens. Et c'est
pour cette raison qu'on a ac-
coustumé d'envoyer les fem-
mes attaquées de semblables
incommoditez qui leur sont
si

si ordinaires aux eaux chaudes bitumineuses, & sulphurées, comme sont celles de Vichy & de Bourbon, qui effectivement les soulagent un peu par leur vertu desiccative, mais aussi elles ne laissent pas de leur nuire en les remplissant d'une grande quantité d'eau & faisant de leur ventre comme une grenouillère qui foment leur mal & produit une relaxation d'estomach à cause du passage de ces grandes humiditez. Aussi l'on voit que l'effet de ce breuvage n'est pas de durée, puisque celles qui l'ont essayé sont obligées de le réitérer, ce qui est une marque évidente qu'il ne fait pas grande impression sur la cause du mal. De sorte qu'à bien considérer le tout, on doit plus faire estac

M

des remèdes qui ayent la même qualité renfermée & réunie en petit volume sans estre sujet à ces déluges d'eaux qui avec le temps renversent & destruisent l'estomach pour les raisons que ie viens de dire.

Mais pour reprendre le premier discours, il est constant que l'unique secret de la santé, consiste à avoir soin de son estomach, suivant l'opinion de Galien, qui dit que jamais personne ne tomberoit malade, s'il prenoit garde de ne point amasser des cruditez dans l'estomach. C'est pourquoy on ne peut pas mieux détourner cet inconvénient qu'en fortifiant cette partie si nécessaire à la vie & sans laquelle tout le reste du corps ne fait que languir, pour cet effet il faut avoir recours aux remèdes
de

*Gal.
l. de
cib.
long.
et
mal.
suc.*

de la nature que j'ay proposez,
qui fortifient & dissipent les
excremens & les humeurs su-
perfluës, qui relachent cette
partie, mais sur tous ils sont ne-
cessaires aux vieillards & aux
autres personnes foibles, mal sai-
nes & aux fêmes hysteriques,
qui à cause de leur chaleur
naturelle debile, amassent quā-
tité de semblables superfluitez,
qui disposent le corps à la cor-
ruption & à sa destruction, qui
est la mort, ce que l'on peut
retarder par l'usage de ces re-
medes, qui consomment insensibi-
blement ces excremens, sans
diminuer les forces, & par ce
moyen peuvent estre substituez
& mis en la place des pur-
gatifs, avec beaucoup plus d'as-
surance sans crainte d'affoi-
blir la nature, qui au contraire

en estant fortifiée , ne reproduit pas si grande quantité de ces ordures qu'on est obligé de vider par les medecines purgatives : c'est pourquoy il n'y a point d'incongruité de dire que l'on peut prolonger ses jours; l'experience nous apprenant assez souvent qu'on les abbrege manifestement, pour ne pas user de cette precaution.

Je sçay bien qu'avec toute la diligence des Medecins, & l'excellence des remedes on ne peut pas neantmoins empêcher que le malade ne paye souvent le dernier tribut à la nature , mesme dans un âge fort jeune, parce qu'outre qu'il n'y a point de puissance contre le jour de la mort, il se trouve des corps si mal disposez & où

Ec
8.

où la nature est si foible qu'il est impossible de faire aucun progres dans la cure de leurs maladies, & neantmoins sans cette ayde le Medecin n'avance rien, au temoignage ^{Hipp.} d'Hippocrate : *Il est necessaire* ^{6. Ep.} (dit-il) *d'avoir sur toutes choses, la nature de son costé; car si elle contrarie le Medecin, tout est inutile & sans succes.* C'est aussi sans doute dans cette rencontre, que le malade n'a besoin que des remedes roboratifs, tous les autres euacuatifs estans pernicieux, parce que s'ils soulagent quelquefois, c'est en aduançant la mort manifestement; accident neantmoins qu'on doit retarder tant que l'on peut, à moins qu'on ne soit ennemi de soy-même, ce qui est vne chose fort extraordinaire,

nul n'ayant iamais eu de la haine pour sa chair; c'est pour cela que tous les Auteurs de Medecine se s'ont estudiez à dō-

Gal. ner des advis salutaires pour la
lib. 5. conseruer & l'entretenir. En-
meth. tr'autres Galien establit preci-
med. sement qu'il faut prolonger
c. 11. la vie par tous les moyens, lors qu'on ne peut pas restablir entierement la santé; le mesme auteur dit que nous faisons tout pour la vie. D'ailleurs les maladies quelquefois sont si enracinées, & fomentées de causes si pernicieuses, que les remedes les plus genereux n'y peuvent faire aucune impres- sion : car toutes les fois que quelque partie du corps est entierement & également of- fencée en sa substance, il ne faut rien esperer de bon du mal:

mal : la raison de cela est , que si l'indisposition de quelque membre du corps se doit guerir ; la guerison arrive par la partie saine du membre, parce que la seule partie qui reste saine (sans toutesfois m'épriser l'ayde du Medecin) est l'ouvriere de la santé , comme témoigne Galien, ce qui est aussi confirmé par S. Thomas ^{Gal. in arte parva.} qui se sert du même raisonnement en disant que la santé est renduë à la partie malade par celle qui est saine, parce que la santé est ouvriere de la santé, aussi ces sortes de maladies si indomptables doivent passer pour incurables & desesperées, à qui Aristote dit que toutes choses nuisent, c'est pourquoy Scaliger à juste raison de dire qu'elles sont au de là de l'art & au

au de là de la nature mesme.
Hipp. c'est pour ce sujet qu'Hippo-
lib. de crate blasme en plusieurs en-
pra- droits ceux qui entreprennent
nos. de guerir des maladies de cette
nature , & defend au contraire
de traiter des maladies qui ne
se peuvent pas guerir heureu-
sement , & d'où on ne peut
sortir avec honneur, se conten-
tant de faire le prognostique ,
pour estre hors de blame, parce
(dit-il) qu'il est impossible de
guerir toutes sortes de mala-
dies , ce qui seroit une chose
plus excellente que de prédire
les choses à venir. Le Medecin
ayant assez fait son devoir, s'il
n'a rien oublié de ce que la rai-
son, le long usage & l'expe-
rience luy ont enseigné ; n'y
ayant point de sa faute si apres
avoir procedé avec prudence ,
8c

& avec droite methode le malade est vaincu par la violence du mal.

Il faut encore sçavoir que l'Art comprend trois choses , à sçavoir le Medecin , le malade & la maladie, & c'est pour cela qu'Hippocrate dit qu'il faut que le malade s'oppose à la maladie ensemble avec le Medecin , & qu'il joigne ses forces & son industrie avec luy : c'est aussi ce qu'il confirme expressément dans le 1. Aphorif. lors qu'il fait si clairement entendre qu'il ne suffit pas que le Medecin fasse son devoir , il faut aussi que le malade, le fasse, & les domestiques, & que tout soit bien ordonné, ce qui ne se rencontre pas toujours , la faute se trouvant plus souvent du costé des malades, ou de leurs

Hipp.
lib de
Pra-
not.

leurs parens qui ne veulent pas
laisser executer l'ordre des
Medecins , suivant ce que dit
le mesme Hippocrate , qu'il y
a plus d'apparence que les ma-
lades ne font pas ce qu'on leur
prescrit, que de croire que le
Medecin n'ordonne pas ce qui
est à propos & necessaire. Les
preceptes de Galien sont aussi
cōformes à ce que nous venōs
de dire, puis qu'il dit, qu'il faut
que le Malade soit porté à
obeyr au Medecin , qu'il ne
fasse aucun desordre par in-
temperance : *Car nous sçavons*
(dit-il) *que plusieurs maladies*
exemptes de danger, se sont ren-
duës non seulement longues &
fâcheuses , mais aussi mortelles.
Il y en a d'autres qui ont l'esprit
si inquiet , que s'ils ne sont pas
d'abord soulagez, quittent tout
là

Hipp.
lib. de
arte.

Gal.
cōm.
lib. 3.
de
ali-
ment.

là par dépit, ou bien apres avoir
donné congé à leur Medecin
qui les traittoit methodique-
ment, enuoyent querir des
ableurs, & des charlatans, qui
apres auoir amusé leurs ma-
lades de belles paroles, & cap-
tiué leur esprit par vne espece
d'enchantement, sont con-
traints de les abandonner en
plus mauvais estat, qu'ils ne les
avoyent trouvez: ce qui est à
la verité un inconvenient in-
éuitable particulièrement au-
jourd'huy, où l'impudence
de plusieurs est venuë si avant,
que le plus chetif homme de
neant s'ingere à dire son senti-
ment sur les causes, & sur la cu-
re des maladies. Le seul mo-
yen de détourner cet accident,
& ce desordre, ce seroit de gue-
rir les malades, s'il se pouvoit,
en

132 *La veritable Medecine*
en leur faisant sentir des fleurs,
au lieu que les remedes sont des
secōds maux qui viennent apres
les autres. Neantmoins (com-
me dit Celse) quand il y a une
seule voye de guerir, il la faut
prendre, fust-ce avec peril;
c'est pourquoy les malades
estant d'ailleurs excitēz par
trois puissans ēguillons, qui sont
la crainte de la mort, l'inter-
ruption des plaisirs de la vie, &
la violēce des maux qu'ils souf-
frent, ne doivent pas avoir
beaucoup de repugnance à se
soumettre aux ordres de
leurs Medecins, s'ils sont per-
suadez de leur probité & de
leur capacité, qualités neces-
saires, estant jointes particu-
lièrement avec l'inclination du
malade à qui (comme dit Se-
neque) il est fort avantageux,
d'estre

Seneca
li.
4. de
ira.
5. de
clam.

d'estre traité par une personne pour laquelle il a de l'estime & de l'affection ; ce qu'ayant obtenu le Medecin doit commander à son malade ny plus ny moins qu'un Capitaine à ses soldats & ne doit point negliger les remedes necessaires ny considerer aucune delicatesse à moins qu'il ne veuille encourir le blâme d'une cruelle complaisance ; il doit plutôt, faire entendre à son malade de la part de Seneque , qu'il n'y a point de rude traitement lors qu'il est suivi d'un effet salutaire.

On peut ajouster un autre raison bien considerable & qui est bien souvent la cause des mauvais succez, ce sont les retardemens qu'on apporté avânt que de venir à l'usage des re-

N

134 *La véritable Médecine*
 medes. Cependant, si Sene-
 que a eu raison de dire que le
 delay n'est bon qu'à la cholere,
 & si l'experience nous ap-
 prend qu'il est tres dangereux
 en plusieurs rencontres, si Pro-
 cope aussi nous assure, que les
 momens de l'occasion estans
 une fois eschappez, ne peuvent
 pas revenir, c'est sur tout en
 cette rencontre & quand il s'a-
 git de secourir les malades,
 qu'on doit profiter de cet ad-
 vertissement, parce qu'un mal
 peut estre facilement opprimé
 dans sa naissance au lieu qu'e-
 stant inveteré il se fortifie &
 s'enracine d'avantage, suivant
 le sentiment de Galien : d'au-
 tant plus. (dit-il) que la maladie
 est formée de longue main; d'au-
 tant plus aussi l'impression en est
 forte & la cure difficile. Outre
 que

Gal.
 com-
 mē.
 in 3.
 Ep.

que l'on perd l'occasion d'appliquer les remèdes dans le temps ce qui est le plus important, & qu'Hippocrate remarque en plusieurs endroits, non seulement en son premier Aphorisme, où il dit, que l'occasion est labile & passe fort viste ce qu'il reitere ailleurs, où il dit, que le temps est où il y a de l'occasion; mais que dans l'occasion il y a fort peu de temps, lequel il faut par conséquent bien employer, à moins qu'on n'en veuille avoir un repentir trop tard; parce que, comme dit le même Auteur, il n'est plus temps de vouloir guérir une maladie sur le midy qui devoit estre guérie le matin. C'est à quoy doivent prendre garde ceux qui ont accoustumé de differer de jour en jour de fai-

Hipp.
1.
aph.
Hipp.
lib. de
pra-
cept.

Hipp.
lib. 1.
de
morb.

re les remedes necessaires pour
le rétablissement de leur santé,
sur tout dans les maladies ai-
guës qui ne demandent point
de delay. C'est-ce qui à obli-

*Hipp
Ep.
ad
era-
tenū
ami-
cum.* gé Hippocrate à declarer que
les remises & les retardemens,
ne sont point de saison dans
aucun art , particulierement
dans la medecine ou le moin-
dre delay coûte la vie. Voila
pourquoy il ne faut pas atten-
dre en ces extremités, que l'a-
me soit sur les levres, pour cou-
au secours : car comme dit
*Me-
sue
in
praf.* Mesuë les advis ne servent
plus de rien à celuy qui se
meurt.

Il est temps maintenant de
répondre aux reproches que
l'on a accoustumé de faire à
ceux qui ayans reconnu les
abus qui se commettent par la
voye

voye ordinaire, se sont senti
obligez en conscience de faire
profession ouverte d'une me-
thode plus vile & plus amie de
nature. Le premier scrupule
qu'on objecte, qui est neant-
moins fort foible, est celuy-ci,
lors que l'on dit qu'il n'est pas
seant à un Medecin de bailler
luy-mesme les remedes, à quoy
on doit respondre que bien
loin que cela deroge à la quali-
té du medecin, qu'au contraire
il en doit estre plus estimé,
pourveu qu'il les donne à pro-
pos, & il seroit à souhaitter
que ceux qui blâment ce pro-
cedé le practiquassent eux-mé-
mes, puisqu'ils imiteroyent en
cela plusieurs grands person-
nages qui ont exercé autres-
fois la Medecine avec eloge,
parmy lesquels on peut alle-

guer Hippocrate , & Galien
qui les donnoient eux-mes-
mes & ne s'en rapportoyent
pas , comme on fait aujourd-
huy , à des personnes qui par-
tie par ignorance , ou par avarice
ou par malice , ou par pau-
vreté n'excutent point nos
ordonnances , d'où vient le peu
de succez que l'on void dans
les maladies un peu facheuses ,
qui ne reçoivent aucun aman-
dement par les remedes com-
muns : Mais comme chaque
chose revient à son principe , il
n'y auroit pas beaucoup de
danger qu'il en arrivast la mes-
me chose dans la Medecine ,
puisque d'ailleurs chacun sçait
qu'elle estoit autresfois exer-
cée par une seule personne ,
qui en faisoit toutes les fon-
ctions comme cela se prouve
par

par diverses histoires qui font foy de cette verité Mais il est arrivé le mesme aux Medecins qu'aux enfans de ceux qui ont amassé quelque bien par la Marchandise ou par quelque autre exercice penible, ils ont voulu éviter la peine & retenir l'honneur & le profit; ils se sont reservez la seule autorité & pouvoir d'ordonner, laissant à la foy & à la capacité des Apotiquaires le choix, la dispensation, la preparation & la composition des medicamens, & aux Chirurgiens les operations de la main. C'est ce qui a donné lieu à ce beau partage de la Medecine appelée Diète, Pharmacie & Chirurgie, qui cōme un triot harmonieux se soulagēt & s'aydēt l'un l'autre; le Medecin tenant le

140 *La veritable Medecine*
le *superius*, & les autres deux
leurs parties; le premier estant
comme la teste, & les autres les
deux mains: pourveu que cet-
te harmonie & proportion
fust si bien observée que les
mains ne se pensent pas estre
la teste, comme il n'arrive que
trop souvent, suivant ce qui
a esté déjà remarqué au grand
deshonneur de la Medecine &
dommage des malades. C'est
pourquoy celuy qui se jugera
pouvoir satisfaire à l'un & à
l'autre, le fera avec une at-
tention bien plus grande, lors
qu'il se verra devoir seul em-
porter l'honneur ou le blâme
de son procedé: au lieu que le
partage du succez rend chaque
particulier plus negligent, ou-
tre que chaqu'un répond bien
mieux de son fait que de ce-
luy

luy des autres & s'accorde bien mieux avec soy-même qu'il ne fait avec un second ou troisieme avec lesquels il est bien mal-aisé qu'il n'intervienne quelque different capable de les mettre si mal ensemble que le malade en peut souffrir.

Mais pour ne point prendre la chose dans ce point là ; posons le cas que les Medecins soyent obligez , par un ordre establi de longue main de tolerer les facheux deportemens de leurs inferieurs ; leur sera-t'il pas au moins permis , apres avoir recherché avec soin des remedes specifiques, de les faire valoir au soulagement des ^{Gal.} malades ? Phauorin ne dit-il ^{lib.} pas dans Galien que la meil-^{opt.} leur sorte de doctrine est d'e-^{do-}stre prest de tous les costez ^{ge-} pour ^{ner.}

pour secourir les amis dans
 Hipp leurs indispositions: parce que,
 Epist. comme dit Hippocrate, les
 ad malades qui sont en danger,
 cra- exigent de nous non seule-
 teua. ment ce que nous pouvons :
 mais aussi ce que nous ne pou-
 vons pas : c'est pourquoy il faut
 tâcher d'inventer & trouver
 quelque chose de nouveau, &
 d'utile dans les grandes mala-
 dies, & dangereuses, sur tout
 dans les longues & chroni-
 ques, qui sont fort ennu-
 yantes, & dans lesquelles le
 An- Prince des Arabes escrit que le
 cen- changement des remedes ap-
 ne. porte une utilité considerable.
 Aussi est-ce pour cette raison
 & pour l'esperance que les ma-
 lades ont d'estre soulagez qu'ils
 recourent à ces curiositez, qui
 bien

bien que hueës de plusieurs
 malicieux ne laissent pas de
 produire des effets surprenans,
 ou du moins manifestement
 salutaires, estant hors de dou-
 te, au sentiment même de
 Galien que quel remede que
 ce soit n'est jamais mis en usa-
 ge sans effet & que celui-là
 doit passer pour excellent, qui
 fait plus de bien que de mal. Et
 bien que l'envie qui ne cele-
 bre aucune feste attaque con-
 tinuellement l'innocence, & la
 vertu de ces remedes, ils ne per-
 dent pourtāt quoy que ce c'est
 de leurs bonnes qualitez puis
 que c'est le propre des hōmes
 de hayr, & de réjeter avec ar-
 rogance ce qu'ils ne connois-
 sent pas. Mais le m'espris qu'ils
 témoignent avoir pour ces for-
 tes de remedes, ne les rend pas
 plus

*Gal.
lib.
de
opt.
Sect.
ad
Thr.*

144 *La veritable Medecine*
plus sçavants eux-mesmes :
car comme dit Seneque , qui
que ce soit peut mespriser tou-
tes choses , mais personne ne
sçait jamais tout. Peut-estre
que la pluspart des Medecins
negligent la connoissance des
remedes specifics & Chy-
miques , à cause du peu d'ap-
parence qu'ils ont , consistans
le plus souvent en petit volu-
me. Mais ils le prennent mal ;
Car (comme dit Scaliger) ce
n'est pas en la quantite : mais
plustost en la qualite que la per-
fection des choses doit être
considerée. Les Dieux , dit
Aristote , sont aussi bien dans
les moindres insectes, que dans
les plus grands animaux. Et
c'est, dit-il, à faire aux enfans ,
de mespriser les petites choses,
car au contraire de même que
dans

opposée à l'erreur. 145
dans l'art le pourtraict qui oc-
cupe moins de place, en est plus
estimé, & que l'Iliade d'Ho-
mere en a esté autresfois plus
admiration, pour avoir esté ren-
fermée dans une noix : aussi
dans la Medecine, tant moins
les remedes sont considerables
en leur masse, ils sont d'autant
plus excellens en leurs vertus,
& proprieté : à quoy il faut
adjouster ce que dit Galien, que
les remedes ne sont rien d'eux-
mesmes : mais qu'estans don-
nez par un habile homme, ils
doivent estre appelez avec rai-
son les mains de Dieu. C'est
ce qui a obligé Hippocrate à
dire qu'à la verité il ne falloit
rien asseurer à la volée & te-
merairement, mais aussi il ad-
jouste à mesme temps qu'il ne
falloit rien mespriser.

O

Si ceux qui blasment cette pratique, bornoyent du moins les marques de leur indignation par ce reproche que ie viens de justifier, l'offence seroit supportable. Mais il y en a parmi eux qui estans plus portez à la médifance, que ce Satyre Clazomenient, vomissent le plus jaune fiel de leur malignité & se servent de termes les plus desobligeans & mesprisans que leur esprit cacochyme & mal tourné leur puisse suggerer; c'est lors qu'ils veulent faire passer les curieux pour des charlatans & empiriques : ces calomnies neantmoins sont si minces qu'il me sera bien facile de faire paroistre le mensonge à travers, apres avoir premièrement remarqué, que c'est l'ordinaire
de

de ceux qui, n'ont aucunes
bonnes qualités, & qui cepan-
dant pleins d'amour d'eux-
mesmes, se croyans les seuls sa-
ges & les aynés de toute la
nature, ne peuvent pas sup-
porter d'as la personne des au-
tres, le bien qu'ils y voyent :
c'est pourquoy ils employent
leur babil importun à blâmer
ce qu'ils ignorent, comme Ci-
cero a fort bien remarqué, <sup>Ci-
cero l. 3.</sup>
quand il escrit, que les voyes ^{offic.}
des ignorans sont portées à
l'injure, & à l'offence, esperans
par là de gagner du credit par-
my le peuple. Ce qui a esté
observé par Aristote, lors qu'il <sup>Ari-
stote.</sup>
asseure que la pluspart des ⁱⁿ
hommes ont un desir si naturel ^{Rhet.}
d'abaisser leurs prochains, qu'ils ^{ib.}
se figurent d'estre plus confi-
derez, quand ils les noircissent

& les font passer parmi le peuple, pour defectueux. Mais ce qui doit servir de consolation à ceux qu'ils calomnient, c'est sans doute l'advis de Galien, qui fait entendre que les envieux & les mesdisans sont semblables à ces mauvais chasseurs, qui employent tout le jour à tendre des lacs & des filets & s'en retournent le soir à la maison bien las & bien recrus, sans avoir rien pris : aussi void-on le plus souvent que la malice à des effets qui retournent à leurs principes, & qui retombent sur la teste de leurs Autheurs, comme ie feray voir clairement & sans passion dans la suite de ce discours.

Pour commencer par ce terme de *Charlatan*, ie ne m'amuseray

musseray pas icy d'esplucher
l'etymologie du mot, ce qui
seroit inutile : ie le prendray
seulement en sa plus large &
plus ample signification, lors
qu'on s'en sert pour designer
ceux, qui pour avancer leurs
interests, amusent de belles
paroles les personnes avec les-
quelles ils ont à faire, sans leur
procurer du profit & sans leur
donner aucune satisfaction.
Cependant je demanderois
volontiers aux plus desinteref-
sez à qui des deux partis ce
procedé est le plus ordinaire :
s'il doit estre imputé à ceux
qui avec toute sincerité sans
fard & sans flatterie, traitent
leurs malades avec connois-
sance de cause, & l'usage des
bons & efficaces remedes, qui
donnent un prompt soulage-

150 *La véritable Medecine*
ment , si l'on le doit atten-
dre de la nature du mal ;
ou bien à ceux qui debuttent
par de longs & ennuyeux dis-
cours remplis de cajolerie &
d'une complaisance pernicious-
se , le tout accompagné bien
souvent d'un secours inutile ,
pour ne pas dire pire , ie crois
qu'il n'y a personne bien sen-
sée , qui n'approuve plustost
la premiere pratique & ne la
taxe moins de charlatanerie
que la derniere, qui a esté blas-
mée de tout temps par les plus
grands hommes qui lors qu'ils
ont voulu parler ou écrire se sont
toujours feruis de la briéveté &
de la naiveté du discours, sca-
chans bien qu'en la multitude
de paroles, il y a beaucoup de
vanitez, & que ceux qui parlent
le mieux en toutes les profes-
sions.

sions ne font pas toujours de
mesme, tant le dire & le faire
semblent estre en balance,
dont l'une ne se peut hausser
sans abaisser l'autre. Aussi
void-on que les grands jaseurs
ne sont pas les meilleurs ou-
vriers, ce qui fust cause qu'on
laissa l'Architecte qui avoit dit
des merveilles, pour prendre
celuy qui s'estoit contenté de
dire qu'il feroit ce que l'autre
avoit dit; cét agreable boute-
hors n'estant pas une marque
assurée de la solidité & de la
capacité du dedans. Car com-
me le chamæleon a un fort
grand poulmon & n'a rien au-
tre chose qu'une vaine appa-
rence & ostentation; & com-
me les tonneaux vuides re-
sonnent plus que ceux qui sont
pleins; aussi y en a-t'il plu-
sieurs,

152 *La veritable Medecine*
sieurs , à qui si vous ostiez la
langue, tout le reste seroit vui-
de & inutile. Au contraire on
void que les veritables sçavans
ne se servent de cet instru-
ment , qui est le plus facile à
remuër quand une fois on en a
acquis l'habitude , que dans la
necessité, & le moins qu'ils peu-
vent. C'est pourquoy on disoit
d'Epaminondas que jamais
homme ne sçeut tã, & ne parla
si peu que luy, encore qu'il fust
excellent orateur & tres per-
suasif.

Mais s'il y a profession où les
grands discours sont plus im-
portuns que necessaires , c'est
asseurement dans l'exercice de
la Medecine , c'est pour cette
raison qu'elle a esté appelée
autresfois, muëtte par Virgile,
parce que toute sa vertu & sa
puis

puissance consiste plutôt dans les remèdes & dans leurs bonnes opérations que dans le bien dire & l'éloquence, comme ont fort bien reconnu Celse, & Galien, & c'est ce qui a donné lieu à cette raillerie piquante des Grecs contre les Médecins qui sont grands parleurs, à sçavoir qu'un Médecin babillard est une seconde maladie au malade. Arnould de ville neuve est de même sentiment, puis qu'il dit qu'il faut que le Médecin soit efficace en œuvre & non abondant en paroles, parce que les maladies ne se guérissent pas par des côtes à la cigoigne, mais par la force & la vertu des remèdes : & c'est pourquoy comme dit Seneque) le malade demande un Médecin guérissant & non pas

Sene-
ca
ep. 75

Hipp.
lib. de
Me-
dico.
Cel.
sus
lib. de
re
me-
dic.
 pas eloquer ce qui s'accorde fort
 bien à ce que dit Hippocrate,
 que le malade cherche l'ayde &
 le bon secours & nō pas l'orne-
 ment. Celse Medecin Romain,
 est du mesme advis lorsqu'ils
 assure que les maladies se gue-
 rissent par les remedes & non
 pas par le bien dire, qui est à
 la verité fort agreable quand il
 est bien m'esnagé, mais qui fait
 souvent passer pour extraua-
 gant ceux, qui en abusent,
 ausquels ont peut faire avec
 iustice le même reproche qu'au
 Philosophe Chrysippus qui re-
 mettoit toujours les jambes, à
 qui sa seruante dit un iour qu'il
 n'estoit fol que par les jambes:
 ont peut dire aussi de sembla-
 bles gens qu'ils sont fols par la
 langue, qui est une tache que
 plusieurs couvrent en repri-
 mant

mant l'intemperance de ce petit & dangereux membre, suivant ce que dit le sage que le fol tant qu'il se taist, cache sa folie, par son silence: j'adioûteray encore que si la seule profusion de paroles est ennuyante aux malades, elle leur doit estre beaucoup plus nuisible quand elle est accompagnée de flatterie & d'une complaisance hors de saison, & qui neantmoins est pratiquée par quelques-uns auxquels elle reussit assez bien aupres de plusieurs personnes, qui se repaissent de ces viandes creuses, & qui font consister l'industrie d'un Medecin à conter des fornettes sans considerer ce que dit Hippocrate, que les assurances qui se font avec babil sont trompeuses & sujettes à l'erreur.

l'erreur. Mais comme c'est la monnoye de laquelle le peuple se paye fort aisement, ie trouve que ceux que la sçavent debiter, ne font pas mal d'acquiescer la reputation qui est l'apuy & le soubstien de la profession, à si vil prix, & sans beaucoup de merite, puisque par là un ignorant sera plus estimé qu'un sçavant homme. Aussi ie ne m'estonne pas si ces sortes de Medecins se mettent fort peu en peine de contrevenir au precepte d'Hippocrate, qui dit, qu'il ne faut pas qu'un Medecin s'amuse à beaucoup raisonner avec ceux qui ne sont pas du mestier, & se contente seulement de leur dire les choses necessaires, le marché qu'ils font leur estant si avantageux, ils peuvent bien

*Hipp.
lib de
de-
censi
ornat-
m.*

bien passer outre en cet arti-
 cle, puis qu'ils réjettent avec
 tant de mespris ceux qui
 sont nécessaires & si importans
 pour la santé. Galien se plai-^{Gal.}
 gnoit des-ja de son temps de ^{lib. 1.}
 ce desordre lors qu'il disoit ^{m.}
 qu'un bon Medecin ne sera pas ^{med.}
 si tost dans l'estime qu'un fla-
 teur & cajoleur, qui comme
 un esclave acquiesce à toutes
 les volontez du malade, qui
 sans raison, & sans experience
 promet tout par flaterie; ne
 sçachant pas combien Platon a ^{Plato}
 detesté cet infame artifice ⁱⁿ
 comme pernicieux, jusques à ^{Pha-}
 l'avoir appelé une beste pesti-
 lentielle au genre humain, que
 les Grammairiens ont dit estre
 la mesme chose, que le vice des
 chiens, par l'analogie qu'il y a
 du mouvement de la queue de
 P

158 *La véritable Medecine*
ces animaux aux deportemens
& langage sophistiqué de ces
gens là, qui s'en servent pour
opprimer, s'il pouvoient, la
verité, qu'on ne sçauroit com-
battre que par les armes qui
protegent le mensonge. Cette
qualité aussi leur est entiere-
ment nécessaire puis qu'ils ap-
puyent par là la foiblesse de leur
pratique, parce qu'ils ont besoin
de beaucoup de discours &
d'ornement pour faire passer
une chose mauvaise pour bon-
ne. Aussi ie ne crois pas que la
plus part souffrissent un sem-
blable traitement, qui mine
la constitution de leur corps, à
moins qu'il ne fust accompa-
gné de quelque douceur. Il
est vray qu'il en arrive un in-
convenient, qui est que tout
de mesme que les bourdons
qui

volent parmy les abeilles ne font qu'un bruit importun, & mangent le miel : aussi ces grands baveurs & puissans en cajolerie ravissent, & emportent le profit qui est dû aux bons Medecins, sans l'avoir gagné par aucun bon office. Ces derniers neantmoins sont assez bien partagez puis qu'outre le tesmoignage de leur conscience qui les met à couvert des reproches d'en avoir mal usé envers les malades, ils ne sont pas sujets à recevoir les escornes qu'Hippocrate à ob-

Hipp.
lib. 2.
de
vitiis
acut.
107.

jecté aux Medecins Gnidiens de son temps, quand il dit que souvent l'action temeraire d'un chetif charlatan profite plus au malade que toutes les grandes harangues fastueuses & remplies de vanité de ces Mede-

160 *La véritable Medecine*
cins qui s'y delectent trop ; le
mesme arrivant souvent au-
jourd'huy aux Gnidiens mo-
dernes , qui après avoir long-
temps amuse leurs malades par
des beaux discours & par des
remedes inutiles se voyent en-
fin befflé & reçoivent de vilai-
nès nazardes par des meschans
Triaeleurs qui achevent heu-
reusement , ce que les autres
n'avoient pas bien pû com-
mencer. On void par là que
de parler avec admiration des
maladies , & ne les pas guerir
quand elles sont guerissables ,
c'est à faire à un homme qui
abuse de son temps, de son art,
& de son genie ; puisque pen-
dant que la vigueur de son es-
prit est occupée à faire provi-
sion d'un beau langage pour
attirer l'admiration du peuple ;
la

la meilleure partie de la Médecine en demeure inculte. C'est pour cet effet qu'au lieu d'un fruit fertile & abondant, que l'on devroit attendre, il n'en revîét qu'un certain zeste plastré d'un son inutile de la voix. Aussi ceux-là sont beaucoup plus loüables, qui bien que rebutez du peuple, dont l'estime aujourd'huy est injurieuse à un honneste homme, tachent d'apporter tous les soins imaginables pour soulager les malades : Attendans d'ailleurs la recompense qui leur est deuë avec l'approbation des gens bien senez, & judicieux, qui ne s'arrestent pas à l'escorce & à l'exterieur des hommes & qui sçavent faire la difference des urays Maistres de l'art d'avec ceux

162 *La veritable Medecine*
 dont parloit Hippocrate en
 ces termes : *Il y a* (disoit-il) :
pluseurs Medecins, de nom & de
reputation, mais fort peu d'effet
& d'operation, ce qui est tres
conforme à la rencontre de
Phavorinus, dans Galien voyant
un Medecin de cette classe ; le
vois bien (dit-il) le manteau &
la barbe, mais je ne vois point
de Medecin. De mesme il se
 trouve encor aujourd'huy des
 gens fort esclairez qui ont le
 don de discernement, qui sca-
 vent faire le choix des Mede-
 cins les plus approuvez, au-
 quels dans la necessité, ils con-
 fient leur santé, en suivant l'ad-
 vis de Galien, lors qu'il asseu-
 re, que les hommes ont plus
 de confiance à vn Medecin
 qu'ils auront connu des long-
 temps exercé par des frequen-
 tes.

Gal.
lib. de
sub-
figur.
Em-
pir.
cap.
vltz.

res experiences, qu'à celuy qui se vantera luy-mesme par des longs discours, d'estre fort habile homme. Mais c'est assez pour cét article passons maintenant à celuy d'Empirique.

Il faut sçavoir qu'il y a eu trois sortes de sectes de Medecins, à sçavoir Empiriques, Methodiques, & Dogmatiques, ou Rationels. La secte Empirique a esté la plus ancienne, & a donné l'origine à l'art de Medicine, ayant commencé dans l'Egypte, où leurs Prestres ayans eû la charge d'escrire dans Memphis au temple de Vulcain, & d'Ysis, les remedes dont vn chacun venoit declarer qu'il s'estoit bien trouué pour les enseigner aux autres : ce que faisoient aussi les Grecs, escrivans sur le

*Gal.
lib. de
sect.
ad
eos
qui
intro-
du-
cunt.*

le parchemin les receptes qui les auoient gueris à l'entrée des Temples d'Apollon , & d'Æsculape, d'où leurs Prestres les tiroient , pour les prononcer aux autres, comme si c'eust esté des oracles autorisans la Medecine par la Religion. Il s'est en suite formé avec le temps , trois especes de cette secte Empirique , comme l'on peut voir dans Galien. La premiere secte estoit practiquée par ceux qui experimentoient des remedes par rencontre , & sans y auoir fait aucune reflexion. La seconde estoit celle qui s'exerçoit avec dessein formé , & propos deliberé ; mais c'estoit apres auoir esté aduertí par songe , ou poussé , par quelque conjecture , & par quelque opinion sans fondement.

opposée à l'erreur. 165
ment. La troisieme enfin estoit
celle qu'on appelloit Imitatri-
ce, exercée par ceux qui apres
vn long vsage de quelque re-
mede dans les maladies suiuant
les succez qu'ils en auoient ob-
seruez, bon ou mauvais, dans
vne semblable rencontre ou ils
les experimentoient, ou ils le
rejettoient; C'est cette dernie-
re espece de secte Empirique
qui doit estre receüe, & pra-
tiquée par les bons Medecins
avec autant d'empressement,
& d'assurance, que les deux
premieres doiuent estre ban-
nies du commerce de la Mede-
cine, comme n'estans propres
qu'à des enragez, ou à des res-
tueurs, & à des visionnaires;
Mais quant à la derniere, il
est tres constant que c'est de
celle-là qu'il faut entendre Ga-
lien,

166 *La veritable Medecine*
Gal. lien, lors qu'il declare ouver-
ibid. tement, que dans l'Art de la
Medecine, il faut toujours
joindre l'experience au juge-
ment, parce dit-il, que l'un ne
se peut passer du secours de
l'autre, suivant sans doute en
cela les maximes de Quintius
son precepteur, qui a esté un
celebre Empirique. Outre que
toute connoissance ou science
ne s'acquiert jamais bien que
par la conduite du jugement,
accompagné de l'experience.
C'est pourquoy le même Au-
teur nous aduertit, qu'il se
faut appuyer sur le raisonne-
ment, & sur l'experience, com-
me sur deux pieds-d'Estals, de
peur que nous ne clochions, &
brôchions dans l'exercice d'un
Art si excellent que la Me-
decine. Ce qui est confirmé
par

par Celse, qui assure que de même façon que la Médecine est imparfaite, & foible sans le raisonnement; elle est aussi mutilée, & estropiée sans l'expérience. Je dis-bien davantage, que s'il estoit question de prononcer l'Arrest en faveur de quelqu'une de ces sectes, on seroit obligé de l'accorder à l'Empirique, comme à la plus ferme & à la plus forte à laquelle les autres cedent suivant l'opinion de Cardan, qui dit que lors que les raisons se contrarient, ce qui n'arrive que trop souvent au grand opprobre de l'Art, & au préjudice des malades, il faut se tenir à l'expérience. Mais comme il n'y a rien de plus pernicieux dans les Sciences que de s'attacher à une secte; C'est pour-
ce

Gal.
lib. de
opt.
secta
ad
Tibr.
ce sujet que Galien dit, que
les Medecins Dogmatiques,
ou rationels sont venus com-
me Mediateurs entre les Me-
thodiques, & les Empiriques,
parce dit-il, que toutes les cho-
ses utiles à la guerison des ma-
ladies ne se peuvent pas bien
decouvrir par l'experience, ou
l'observation, comme les Em-
piriques ont déclaré : ni aussi
trouver tout ce qui est neces-
saire pour secourir les malades
par la seule indication, comme
le pretendoient les Methodi-
ques: mais que quelqu'une des
choses necessaires s'acquiert
par l'observation & l'experien-
ce, comme les antidotes contre
les venins, & quelques autres
par les indications à sçavoir
celles qui ont des causes mani-
festes, & que l'on peut trouver

opposée à l'erreur. 169
en les recherchant. Par exemple, les remèdes contre les poisons ou même contre les fièvres malignes & pestilentielles ne se trouvent pas exactement par les indications, parce que l'indication se tire de la nature de la chose; & comme la nature des maladies venimeuses & malignes aussi bien que de toutes les autres qui consistent en toute la substance, est inconnue; aussi les remèdes, qui sont doués de qualités évidentes, ne servent de rien en cette rencontre; mais seulement ceux, qui ont une qualité occulte, & spécifique, donnent secours aux maux qui approchent de leur nature. C'est pour cette raison, qu'en ces maladies auxquelles l'indication n'a pas lieu,

Q

l'art a inventé deux autres instrumens qui sont l'experience & l'Analogisme que l'on definit, une comparaison des causes qui ont aidé par rapport, & similitude.

On peut voir par cette decision que l'experience n'est pas à rejettier, comme font ces Modernes, & ridicules catons, qu'on ne scauroit traiter plus doucement qu'en disant qu'ils sont ou ignorans ou malicieux, & peut-estre tous les deux ensemble, l'un estant ordinairement inseparable de l'autre, & pour cet effet ie crois d'avoir suffisamment fait paroistre la sincerité & la justesse du procedé des veritables Medecins Chymiques qui observent regulierement les Maximes legitimes de la pratique des Anciens

opposée à l'erreur. 171
 ciens y joignans le raisonne-
 ment, & l'experience avec un
 examen tout particulier de la
 portée & de la constitution
 d'un chascun n'ignorants
 pas ce qu'à remarque Galien,
 à sçavoir que ce qui est fort *Gal. com-
ment³*
 bon à l'un, sera mauvais à l'au-
 tre, & au contraire que ce qui *in
lib. de
alim.*
 est absolument mauvais à l'un,
 se trouvera tres utile à l'autre.
 Aussi comme tous ne se chauf-
 sent pas à mesme point, de
 mesme l'usage des remedes ne
 convient pas à tous également,
 comme j'ay fait voir au com-
 mencement de cet escrit, &
 cōfirmé par l'autorite d'Hip-
 pocrate; j'y joindray encor
 celle de Galien qui assure que *Gal.*
 le remede qui est donné indif-
 feremment & sans tirer ses in-
 dications, ne peut pas soulager. *sim.
pl.*

Ce qu'on ne peut pas reprocher à ceux qui suivront la méthode que j'ay déjà prescrite puisqu'ils ne feront aucune démarche dans la cure des maladies, sans cette seule guide, & qu'ils tireront leur indications de la pressante nécessité, que les forces ont d'estre secourûes ce que j'ay appris de Galien, *Gal. l. 10. meth. med.* qui assure que dans les grandes maladies l'unique, espérance consiste à conserver les forces du malade. Il n'est pas mal aisé au contraire de repousser ce blâme d'Empirique sur les adversaires, n'y ayant personne tant soit peu sensée qui ne juge que ceux qui purgent, & saignent à toutes les rencontres & dans toutes les maladies sans beaucoup de distinction ne soient plustost Empiriques

riques, que ceux auxquels ils font ce reproche : ils sont en cela plus mal fondés que les Medecins Arcadiens, qui traitoyent toutes les maladies avec du lait de vache.

Mais en voila assez pour cette matiere. Il reste maintenant à satisfaire à une autre difficulté qui peut estre avancée non seulement par ceux de la profession, mais aussi par plusieurs autres, poussez d'une curiosité discrete de sçavoir, si l'on doit, & si l'on peut avec raison contrarier une methode ancienne & receüe de tous universellement par un long usage. Je tacheray de satisfaire à cette objection avec toute la civilité, qu'il me sera possible, apres avoir premierement reiteré la declaration ouverte que j'ay

enayon

Q 3

faite au commencement de ce discours, qui est que j'auray toujours du respect & de la veneration pour les decrets des Anciens & que ce n'est pas contre ces illustres Predecesseurs, que ie me roidis ; mais plustost contre l'abus qui se glisse & qui deshonore leur doctrine, de sorte que mon procedé ne butte qu'à soustenir leur droit, bien loin de le renverser, parce que ie sçay tres bien, qu'on ne doit pas estre lâche deserteur de l'Antiquité, pour bastir sur ses ruines. Mais aussi ie soustiens qu'on se peut servir des solides fondemens qu'elle a jetté pour eslever de là, de nouvelles connoissances. C'est l'opinion de Seneque quand il dit, que ceux, qui ont parû
devant

devant nous, ne nous ont point
osté l'occasion de dire les cho-
ses que l'on peut dire; qu'ils
nous ont plustost ouvert le
chemin pour ce faire, & que les
Anciens ne nous ont pas tant
laissé les choses inventées, que
des nouvelles invention à cher-
cher. Platon est du mesme sen-^{Plato}
timent: *Il est necessaire* (dit-il)^{lib.}
d'enseigner quelque autre chose^{16. de}
en chaque art, outre ce qui en a^{gno.}
esté escript. C'est pour quoy Ga-^{Gal.}
lien dit fort à propos; qu'on ne^{de}
doit pas tout attédred'un seul; ^{usu}
mais qu'une bonne partie de
l'invention a esté laissée à la
posterité. Escoutons encore la
voix d'Hippocrate, laquelle,
suivant l'eloge que luy donne
Galien, est comme la voix de^{Hipp}
Dieu, quand il parle de la for-^{lib. de}
te: *Le ven* (dit-il) *& la necessi-*^{Artic.}

176 *La veritable Medecine*
té de chaque Science, est d'inven-
ter quelqu'une des choses, qui
n'ont pas esté inventées, comme
aussi d'achever, & de donner
leur perfection aux choses qui en
avoient besoin; Ce qui est un
sentiment tres-judicieux &
tres-veritable, puisque l'expe-
rience nous apprend que les
sciences & les arts se polissent
tous les jours, & font des ac-
croissemens & des progres sur-
prenants; & sur tout la Medeci-
ne, qui n'est pas même aujourd-
huy dans une si grande perfe-
ction que nous n'ayons besoin
d'y adjoûter ou diminuer. De
sorte qu'on a pû remarquer
dans nôtre siecle le change-
ment qui est arriué dās la pra-
ctique de cet art; car avant la
grande peste les Medecins les
plus celebres n'osoyent pas sai-
gner

opposée à l'erreur. 177
gner dans la dysenterie , ce-
pendant aujourd'huy celui qui
hesiteroit là - dessus , passeroit
pour ignorât. On faisoit le mé-
me scrupule pour ce qui regar-
de les enfâs qui couvêr la petite
verole, & encore plus apres son
eruption ç'eut esté un crime
capital d'ouvrir la veine , ce
qui neantmoins se pratique
tous les cours en ce temps-icy,
& fort à propos: cela estant ainsi
on ne doit pas blâmer la curio-
sité de ceux qui sont à la re-
cherche de nouvelles lumie-
res, d'autant plus qu'on a veu
les arts se polir & se perfection-
ner particulièrement la Mede-
cine qui toute remplie d'abus
qu'elle est aujourd huy, se pra-
ctique bien mieux que du tēps
des Anciens, n'y ayant person-
ne qui se voulût servir des re-
medes

medes qui étoient pour lors
 en vſage & qui ont meſmes
 ignoré beaucoup de choſes dās
 l'Anatomie & dans les autres
 parties qui nous ſont mainte-
 nant connuës. Galien nous de-
 clarant que pluſieurs choſes
 étoient connuës de ſon temps,
 qui avoyent été inconnuës par
 ſes predeceſſeurs. La raiſon de
 cela eſt, que, comme dit Cice-
 ron, un âge ſuccede à un autre
 âge, & que toutes les choſes ne
 ſont pas toûjours dans le lu-
 ſtre, c'eſt auſſi pour confirmer
 l'Axiome d'Hippocrate qui af-
 ſeure que l'art eſt lōg; on ne doit
 donc pas rejeter une metho-
 de, ny l'vſage des remedes ſpe-
 cifiques, parce qu'ils ne ſont pas
 formellement autoriſez par
 les Anciens, il ſuffit qu'ils ſoyēt
 conformes à leur doctrine &
 appuyez

opposée à l'erreur. 179

appuyez sur les fondements
qu'ils ont eux-mêmes posés
puisque plusieurs choses ont
été inventées par ceux, qui
sont venus après, approuvées
par l'expérience, qui nous
ont été communiquées & re-
duites en usage par de très ha-
biles Médecins, que les An-
ciens ont ignorés parce qu'ils
n'ont pas tout expérimenté,
comme avoué ingénument,
Galien luy-même, lors qu'il
traite du mercure. Et bien
qu'ils aient été grands person-
nages, ils ont été hommes:
aussi leur connoissance a été
bornée. C'est ce qu'Hippocra-^{Hipp.}
te a très bien reconnu dans une^{Ep.}
lettre, qu'il adressoit autres-fois^{ad}
à Démocrite; Il me semble (dit-^{mo.}
il) d'avoir plus attiré sur moy^{cri-}
de blâme & des reprimandes^{tum.}
que

180 *La veritable Medecine*
que ie ne merite de gloire &
d'honneur dās l'exercice de l'art,
car ie ne suis pas encor arrivé
à la uraye fin de la Medecine,
bien que ie soye déjà vieux. Il
ne faut pas s'estonner de cet
adveu syncere , car les grands
hommes ont accoustumé d'a-
vouër franchement leur igno-
rance , comme le mesme Hip-
pocrate a fait touchant les fu-
tures de la teste ; la raison de
cela est , que perdant quelque
peu de leur estime , ils posse-
dent encore beaucoup ; ce que
ne feront pas ceux de moindre
merite qui craignent de perdre
quelque chose du leur , parce
qu'apres cela il ne leur reste
presques plus rien. Ce n'est
pas donc sans sujet , si on a ac-
coustumé de dire qu'un hom-
me est sage tant qu'il recherche
la

la science, & qu'il est fol, lors qu'il croit estre arriué à la perfection & au faite de la science. Bien loin de là, comme dit S. Augustin (qui a fait vn liure de ses retractations) vne fidelle ignorance est meilleur qu'une science temeraire, qui est pernicieuse à ceux qui s'y attachent; c'est aussi le sentiment de Scaliger, qui a esté la lumiere de son siecle, & qui par consequent devoit connoistre la portée des plus grands esprits; il ne laisse pas pourtant de dire que les plus scavans peuvent ignorer beaucoup de choses, & qu'il vaut beaucoup mieux avouer ingenuement son ignorance que de vouloir avancer temerairement des bagatelles, & les faire passer,

R

pour des veritez importantes. Au contraire, on doit sçavoir bon gré à ceux qui agissent franchement dans leur procédé & font paroistre leur foible en cette rencontre, Aristote mesme ne fait point de difficulté de dire qu'on doit remercier ceux qui philosophent mal, parce qu'ils obligent les autres de rechercher ailleurs la verité. Bien d'avantage, il n'auroit pas esté juste, que les Anciens eussent esté les seuls sages, & les mignons de la nature, auxquels elle se fust communiquée, & abandonnée à l'exclusion de tous les descendants, & qu'il n'ait appartenu qu'à eux, de courtoiser la verité comme si du puits de Democrite elle leur estoit montrée

rée

tée dans le cerveau. Car Dieu, la nature & l'art qui sont les trois seuls agens de tout le monde estant les mêmes que par le passé, ils doivent produire les mêmes effets qu'auparavant, & en effet Dieu ne crée pas maintenant les ames avec moins d'avantage qu'autresfois, puis qu'il est aussi liberal de ses faveurs qu'il ait jamais esté sur tout dans le siècle de Grace. Et pour les esprits bien loin de se diminuer, ils se subtilisent de plus en plus, qui estans les mêmes que ceux des Anciens, ils ont aussi cet avantage sur eux, qu'auoit un Pygmée, ou un enfant sur la teste d'un Geant, d'où il decouvre tout ce que le Geant void, & outre cela il void en-

1545

R 2

184 *La veritable Medecine*
core par dessus luy. Et l'on peut
adjoûter pour ce qui est des
esprits, que si on veut remon-
ter jusques à l'origine du pre-
mier monde, on y verra la
foiblesse de l'esprit du premier
homme, qui bien que formé
de la main de Dieu même, se
laisa conduire à sa femme : il
avoit même si peu d'industrie,
qu'il ne scauoit pas couvrir sa
nudité, si Dieu n'eust pris la
peine de luy faire des habits,
ceux dont il estoit couvert,
n'estans que de fueilles de fi-
guier. Si au contraire on re-
garde le haut point auquel tant
de grands hommes ont porté
la gloire de ces derniers siecles,
on y trouvera plus de merveil-
les qu'aux precedens. Mais
nostre esprit estant porté à ne
cher

chercher que ce dont il a faute,
& l'abondance luy apportant
le desgoust; c'est assëurement
cette multitude de gens qui
exercent les Arts, dont il ne
s'est jamais veü tant de Do-
cteurs, dans nul siecle, qu'il
y en a en celuy - cy, qui
fait qu'on y estime moins les
habiles gens; & ce d'autant
plus qu'ils sont mêlés avec
beaucoup d'ignorans, qui
étourdissent le jugement de
ceux, qui se voudroient ap-
pliquer à en faire le discerne-
ment. Mais cette confusion,
& ce desordre n'empesche pas
que parmy la troupe, il n'y en
ayt toujours quelques-vns por-
tez à la recherche de la verité
& à la pure doctrine: que si
par malheur elle est reconnüe

xviii

R 3

de peu de personnes, elle ne perd pourtant rien de son lustre, & de son estime, puis que c'est yne fatalité ordinaire aux bonnes choses d'estre bien souvent negligées, ou à demi conuës : on a même remarqué de tout temps que, d'autant plus qu'un Art est excellent d'autant moins a-t'il de sectateurs, au contraire plusieurs detracteurs, qui par vne opiniastreté, & fausse presumption de suffisance, comme vne rude portiere, chassent tous les bons aduis de la maison, & font cause par ce moyen que les bonnes choses ne se communiquent pas avec la promptitude qu'en ont les mauvaises; là plupart des esprits des hommes, n'estans pas
mieux

opposée à l'erreur. 187
 mieux disposez à comprendre
 les choses qui sont claires &
 palpables que les yeux des
 chat-huants à voir la lumière
 du jour. Galien en rend une ^{Gal.}
 raison fort pertinente, quand ^{lib.}
 il dit que les fausses opinions ^{secū-}
 qui preoccupent l'esprit des ^{dum}
 hommes, les rendent non seule- ^{losa.}
 ment sourds: mais aussi aveu-
 gles, en sorte qu'ils ne peuvent
 pas voir les choses, qui sont
 visibles aux autres. Ce qui
 s'accorde fort bien avec ce que
 dit Averrhoës, qu'un hom-
 me qui est accoustumé d'estre ^{A-}
 repêti de faussetez, n'est pas ^{ver-}
 disposé à recevoir la verité. Il ^{rhoes}
 y en a d'autres qui sont d'as cét ⁱⁿ
 agreable entre-deux de l'er- ^{proe-}
 reur, & de la verité, & qui ^{mio}
 sont combatus pour se determi- ^{lib.3:}
 ner ^{de} ^{phys.} ^{aus-} ^{culs.}

ner d'un costé ou d'autre, en cela presque semblables à cette asne qui mourût de faim entre deux mesures d'avoine, ne sçachant sur laquelle se jeter; ceux-cy de même apres avoir esté beaucoup en suspend, aiment enfin mieux errer avec plusieurs, que d'avoir des bons sentimens avec peu de gens; comme c'est la coustume du monde, de quitter le plus foible parti pour suivre le plus fort, s'engageans & se consacrans (s'il faut ainsi parler) par une fatalité à des certains sentimens, qu'ils se sentent contrainsts de defendre, ce qu'ils n'approuvent pas eux-mesmes.

Mais entre tous les obstacles qui repoussent la verité,

ie n'en sçache point de plus grand, que la coustume, qu'Erasme appelle avec raison Tyrann, en une syllabe, parce qu'elle se dit (*mos*) en latin Tyrann auquel il est bien difficile de ne pas obeyr : Les vieilles coustumes estans des grandes autoritez, & dont la jurisdiction s'estant fort loin. C'est pourquoy on void qu'une vieille coustume preuaut toujours, bien qu'elle ait besoin de correction, & qu'il faut donner un rude combat pour la surmonter : puisque mesme elle fait supporter patiemment les choses qui sont contraires à l'équité, & à la nature ; elle a un tel ascendant sur toutes les actions des hommes qu'elle leur rend toutes choses familières:

lières : L'entendement mesmes s'attachant ordinairement aux choses fausses qui ont pris naissance avec luy , & méprisent les veritez, lors qu'il n'y est pas accoustumé. Il y en a qui disent que c'est un autre nature : mais il semble qu'elle soit plus forte que la nature ; parce que c'est par elle que Mithridate s'est rendu le poison innocent , & que quelques peuples indiens vivent de crapaux & des lézards. De sorte que cette coustume estant changée en nature, elle à beau estre combattue, elle persiste toujours , voire elle revient mesme comme dit le Proverbe) fust elle chassée à coups de fourche : Cependant les personnes les mieux sentées

confi

considereront attentivement
que la coustume ne sert point
d'excuse ez fautes qui se com-
mettent sur le corps humain,
puis qu'elles sont toutes irre-
parables, ou du moins qu'elles
ne se commettent pas sans un
préjudice considerable, à cau-
se de la noblesse & de l'import-
tance du sujet : de sorte que
l'on doit juger qu'une cou-
stume qui ne se peut pas
conserver sans un semblable
dommage, n'est point vala-
ble : Il est vray, à le bien pren-
dre que ceux, qui travail-
lent à faire esclatter la verité
ont sujet de consolation si les
discours qu'ils employent pour
cela sont inutiles, la plus part
de ceux à qui ils sont adressez
estans portez d'inclination à
contra

contrarier tous les bons avis, puisque ceux mêmes, qui la connoissent; qui s'en prevalent; & qui en ressentent les bons effets, en sont mesconnoissans & ingrats, à un tel point, qu'ils sont les premiers à invectiver les remedes qui les ont soulagez & les d'escrier de tout leur pouvoir: les autres n'ont point de honte d'attribuer leur guerison à tout autre chose qu'à l'instrument qui leur a procuré la santé. De sorte que nous avons un ample sujet de faire la mesme plainte que faisoit autrefois Hippocrate lors qu'il dit que quand les malades sont gueris ils en attribuent la cause aux Dieux, ou à la fortune, les autres à leur forte constitution & hayssent

*Hippocrate
Epist.
ad
Damas.
mag.*

opposée à l'erreur 193
sent leur bien-faiteur, & mes-
me peu s'en faut qu'ils ne so-
yent indignez, lors qu'ils cro-
yent leur estre obligez. Mais
comme dit Seneque, une trou-
pe d'ingrats ne doit pas em-
pescher d'obliger les autres ;
puisqu'il y en a plusieurs qui
sont indignes de voir la clarté
du jour & cependant le Soleil
se leve tous les matins, & il
vaut toujours mieux rendre
service & estre utile aux mes-
chans à cause des bons que de
manquer à servir les bons à
cause des mauvais. D'ailleurs
disons encore que l'homme
est né pour le service de l'hom-
me, & qu'il est engagé à ce
devoir par tant de differentes
societez & d'obligations que
quelque violence qu'il se fasse
S.

& quelque irregulier qu'il puisse estre, il est impossible qu'il les puisse rompre toutes. C'est la seule raison qui m'a porté à donner cet escrit au public, bien que ie sçache que les maximes que l'abus a déjà depuis longtemps établis, ne manqueront pas de s'opposer à l'utilité qu'il en pourra tirer; j'espere neantmoins qu'il ne sera pas tout à fait sans fruit, quelque resistance qu'il se presente: peut-estre même que l'on ne sera pas si obstiné que ie me figure, s'il est vray comme le sage l'asseure, que le temps à ses revolutions aussi bien que toutes choses: & comme il y en a un, où il est de la prudence de se taire; il y en a aussi un autre où il y a de la necessité de parler

opposée à l'erreur. 195
parler: & apres une longue suite
de morts, la saison doit en-
fin venir que quelqu'un en
échape. Cependant profitera
qui voudra des advis que j'ay
donnés, estant d'ailleurs per-
suadé que s'ils agréent à quel-
ques-uns il desplairont peut-
estre à beaucoup d'autres: car
comme les Escarbots & les
vautours sont offensez des
meilleurs onguents & plus
odoriferants; & qu'un certain
Seythe de nation dans Plu-
tarche jura qu'il ayroit mieux
entendre hennir vn cheval,
que pincer un luth delicate-
ment; aussi on void tous les
jours que les meilleures choses
ne plaisent pas à tous. Mais
n'importe; si cét advis est des-
agreable; il ne le fera qu'en-
tant

196 *La veritable Medecine*
tant qu'il declare la verité trop
ouvertement, parce qu'elle ne
veut point estre couverte, &
au reste outre qu'il ne fait tort
à personne, au contraire il peut
procurer beaucoup de bien à
ceux qui s'en voudront servir ;
il laisse enfin chacun dans sa li-
berté de se laisser tromper tant
qu'il luy plaira.

F I X



APPROBATION.

I'A y leu ce discours
appellé *la veritable*
Medecine opposée à
l'erreur, auquel ie n'ay rien
trouvé contraire à la Religion
Catholique & Romaine, com-
posé par le Sieur DE SERRES
Docteur Medecin, ainsi j'at-
teste, fait à Lyon ce 15. Avril
1669.

DEVILLE.

APPROBATION.

IL n'y a rien dans le Livre in-
titulé *La veritable Medeci-*
ne opposée à l'erreur; composé
par le Sieur DE SERRES Do-
cteur

cteur en Medecine qui en puisse
se empescher l'impression , la
foy , ny les bonnes mœurs n'y
estant point lésées, c'est ce que
j'atteste en qualité de Docteur
en Theologie de la Faculté de
Paris, à Lyon ce 17. Avril 1669.

P. VIAL Carme:

APPROBATION.

LE soubigné Docteur en
Theologie atteste avoir leu
ce manuserit intitulé, *La ve-
ritable Medecine opposée à l'er-
reur*, il n'y a rien qui soit con-
traire au public, aux bonnes
mœurs, & encor moins con-
tre la foy Catholique, Aposto-
lique & Romaine, c'est pour-
quoy ie ne trouve point d'em-
peschement. Fait à Lyon; ce 16
Avril 1669.

AVTOSSERRE.

